

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

VILLE-HARDOUIN (fin).

L'ERMITE de Glançon est en présence du roi. Là, il déroule le récit pathétique de toutes ses infortunes, tel qu'il l'a fait ailleurs. Louis l'écoute en silence, puis, le récit achevé, lui pose froidement quelques questions :

« Marié jadis à la noble Marguerite de Champagne, quel jour l'aviez-vous prise pour femme devant Dieu ? »

L'ermite reste muet. Il passe la main sur son front.

« Je ne sais, répond-il enfin. Je ne puis m'en souvenir. »

— Le jour de votre mariage, vous ne vous en souvenez pas ? Mais le lieu où ce mariage fut célébré, vous pourriez nous le dire ?

— Pas davantage.

— Il est dans la vie des hommes de noble race un autre jour dont leur mémoire conserve la trace ineffaçable. Quel jour fûtes-vous armé chevalier ?

— Je l'ai oublié.

— Grand feudataire de la couronne, à quelle époque avez-vous prêté foi et hommage pour votre comté de Flandre, entre les mains du feu roi Philippe, mon père ?

— Je ne saurais le préciser.

— Ainsi, les actes les plus marquants de votre existence d'homme, de chevalier, de baron, vous en ignorez la date et le lieu ?

— Les longues adversités affaiblissent la mémoire. Accordez-moi une nuit, rien qu'une nuit, pour renouer le fil rompu de mes souvenirs. Demain, Sire, je répondrai à vos questions.

— A demain, j'y consens. »

Par ordre du roi, un logement est donné à l'ermite dans le château. La nuit se passe, le roi mande de nouveau en sa présence celui qui se dit le comte Baudouin ; le comte Baudouin ne paraît pas. On le cherche, on ne le trouve ni dans Péronne ni aux environs. Par quel coup de baguette magique, ou par quelle connivence secrète est-il parvenu à se soustraire à tous les regards ? Personne ne le sait.

Bientôt on apprend qu'il s'est montré à Valenciennes ; mais le bruit de son interrogatoire devant le roi l'y a précédé. Au lieu de l'enthousiasme qu'excitait naguère son aspect, il n'a plus trouvé qu'indifférence et soupçon. Effrayé de son abandon, il regagne la Flandre, et y reçoit le même accueil.

« Non, ce n'est pas le comte Baudouin ; le comte Baudouin n'existe plus. Un digne moine de Saint-François qui, autrefois, en Orient, l'a vu de ses propres yeux, l'a juré ainsi tout récemment encore à la comtesse et au roi. Celui-ci est un menteur. Il n'a pas même su dire au roi quel jour il s'était marié ! Arrière l'imposteur ! »

Les partisans de la comtesse Jeanne relèvent la tête, et fomentent avec soin cette disposition des esprits. Toutes les villes, toutes les communes de Flandre retournent sous son autorité; mais les perquisitions les plus minutieuses, ordonnées par le roi aussi bien que par elle, ne peuvent découvrir nulle part l'homme que l'on commence à nommer le *faux Baudouin*, et que Jeanne brûle de punir, en retour des angoisses cruelles qu'il lui a causées. C'est un fantôme évanoui.

A quelque temps de là, et à grande distance du comté de Flandre, c'était fête au bourg de Rougemont, situé en plein pays de Bourgogne; l'époque de la foire y attirait quantité d'étrangers, venus des endroits voisins ou même de contrées lointaines. On se pressait, ici devant l'étalage des marchands de toute espèce; là, autour des ménestrels et des jongleurs qui venaient à l'envi, dans ce lieu de réunion, faire montre de leurs talents. L'un d'entre eux surtout, habile joueur de vielle, provoquait les applaudissements des auditeurs charmés. Sa taille élevée, je ne sais quoi d'extraordinaire dans toute sa personne, appelait d'ailleurs sur lui l'attention dès le premier abord. Le sire Eudes de Châtenay, seigneur de l'endroit, se promenait au milieu de la foule, supputant peut-être avec plaisir le profit que la foire lui rapporterait cette année. Il aperçoit le musicien, il s'arrête pour l'écouter. Un vague souvenir flotte dans son esprit : cette haute stature, cette barbe grise, ces traits réguliers, ne les a-t-il pas déjà vus? Certainement, il les a vus. Mais, où donc? La mémoire lui revient tout à coup : Hé vraiment! c'est à Péronne, où naguère il accompagnait le roi. Plus de doute! le faux Baudouin est retrouvé.

Le sire Eudes se fait amener le ménestrel, l'interroge et l'envoie au roi. Louis VIII ne daigne plus s'occuper en personne du sort d'un misérable aventurier; il se contente de le faire remettre aux mains de la comtesse de Flandre.

Alors on vit un nouvel exemple de ce que Bossuet appelle les extrémités des choses humaines. Ce même homme qui, peu de temps auparavant, s'avancait, drapé dans la pourpre impériale, à travers les acclamations populaires, maintenant, vêtu de sordides haillons, est, par ordre de la comtesse, traîné de ville en ville sur un âne, au milieu des huées de la lâche multitude, toujours prompte à insulter ses idoles de la veille, dès qu'un coup du sort les a renversées.

Enfin, il est conduit à Lille, sur la place; un gibet est dressé, le nœud coulant est prêt. Là, devant la foule avide d'assister au spectacle de sa mort, le malheureux élève humblement la voix :

« Je suis, dit-il, un pauvre homme, qui ne doit être ni comte, ni roi, ni empereur, et ce que je fesois, je le fesois par le conseil des chevaliers, des dames et des bourgeois de ce pays. »

Toute incertitude a disparu; on connaît maintenant l'histoire du mystérieux solitaire : Bertrand

de Bayz est son nom. Simple ménétrier, il a longtemps couru le monde, jusqu'au jour où, dans un sincère sentiment de pénitence, il est venu ensevelir sa vie dans la forêt de Glançon. Que ne l'a-t-on laissé dans sa hutte de branchages, entouré de la vénération des simples! Et voilà que pour avoir faibli un jour devant la tentation des grandeurs humaines, il va mourir de la mort infâme des malfaiteurs!

Jeanne n'avait plus rien à craindre de l'ermite de Glançon. Elle aurait pu sans danger le renvoyer dans sa cellule. Mais la générosité est la vertu des forts; les faibles sont implacables dans leurs vengeances. Jeanne ne sut pas être clément : la corde et le bourreau achevèrent leur office.

La confession et le supplice de Bertrand de Rays ne rendirent pas à la comtesse l'amour du peuple. La haine dont elle était l'objet ne tarda guère à se réveiller, et entretint longtemps un doute affreux dans bien des esprits. Des malédictions étouffées bruisaient sur son passage, et parfois son oreille effrayée aurait pu y saisir un mot épouvantable, — mot qu'autrefois Solon n'avait pas même voulu inscrire dans le code pénal d'Athènes, tant il lui faisait horreur : — Parricide!

Sur ces entrefaites, Louis VIII étant mort, et la régence du royaume remise aux mains de Blanche de Castille, l'illustre reine, aussi humaine qu'habile, remit enfin en liberté le prisonnier de la tour du Louvre. Au dire de quelques historiens, le temps et l'absence prolongée avaient refroidi le cœur de Jeanne, et ce fut avec plus que de l'indifférence qu'elle revit cet époux, redemandé jadis avec tant de larmes. Espérons qu'il n'en est rien, et que nous rencontrons encore ici l'une de ces bonnes calomnies dont l'inimitié politique ne se fait pas scrupule d'user à l'égard de ceux qu'elle poursuit. Quoi qu'il en soit, devenue veuve quelques années après, elle se remaria avec un prince de Savoie, et mourut néanmoins sans laisser aucun héritier direct de ses comtés qui passèrent à sa sœur Marguerite.

Cette fille cadette de Baudouin n'eut pas un sort plus heureux que celui de son aînée. Le drame et le roman puiseraient même dans son existence agitée, dans son double mariage avec Bouchard d'Avesnes et Gui de Dampierre, plus ample matière encore à mettre en œuvre. Mais ici, le souvenir de Baudouin et de la conquête de Constantinople n'entre pour rien, et nous n'avons pas entrepris d'écrire l'histoire du comté de Flandre. Retournons à Ville-Hardouin; ce retour sera en même temps un adieu.

Nous le retrouvons, au point où nous avons quitté sa narration, toujours debout et inébranlable, au milieu des périls et des désastres qui ne cessent d'assaillir l'empire latin. Un incident heureux, dû à ses soins, lui cause une grande satisfaction : le rapprochement et l'étroite union de Boniface de Montferrat et de Henri de Flandre.

Pour mieux sceller cette union, Boniface appelle d'Italie sa fille unique, née d'un premier mariage, et la donne pour femme à Henri. Mais la joie de Ville-Hardouin est courte. Boniface, avec toute l'insouciance de la bravoure, se laisse surprendre à son tour par les Bulgares dans les gorges du Rhodope. Il tombe frappé à mort, avec tous ceux qui l'accompagnent, et sa tête, sanglant trophée des vainqueurs, est envoyée au barbare Johannice.

« Et ce fut l'une des plus grandes joies qu'il eut » onques, nous dit Ville-Hardouin. »

On le comprend sans peine. Après Baudouin de Flandre, Boniface de Montferrat : quelle proie pour le vautour bulgare ! quel vide dans les rangs des croisés !

Un si terrible coup semble cette fois étonner la force d'âme du maréchal de Champagne. Un profond gémissement lui échappe :

« Hélas ! quel douloureux dommage ce fut pour » l'empereur Henri et pour tous les Latins, de » perdre un tel homme par une telle mésaventure ! Un des meilleurs barons, et des plus » larges et des meilleurs chevaliers qui fussent » dans le reste du monde. Et cette mésaventure » avint l'an de l'Incarnation de J. C. mil deux » cens et sept. »

Ici s'arrêtent les mémoires de Geoffroy de Ville-Hardouin. Il se tait brusquement. Est-ce sa propre mort, qui vient inopinément, en face de ce cruel souvenir, interrompre sa dictée, ou bien ne trouve-t-il plus rien à nous dire ? Peut-être une sorte de découragement s'est-elle emparée de lui ; peut-être, dans la mélancolie de son âme, entend-il, comme le poète, une voix lui crier :

Viens ! tes amis ne sont plus sur la terre.

Thibaut de Champagne, Baudouin de Flandre, Louis de Blois, sont disparus ; le vieux Dandolo venait de les suivre au tombeau, et reposait sous les marbres de Sainte-Sophie. Maintenant c'est Boniface de Montferrat qui périt d'une mort funeste et sanglante. Les premiers promoteurs, les chefs les plus honorés de la croisade, semblent tous frappés d'un même arrêt de condamnation. Ville-Hardouin leur survit ; il ne laissera pas tomber son épée, mais nous n'en saurions rien, et pourrions le croire, lui aussi, disparu de ce monde avec ceux qu'il a pleurés, si un honnête continuateur n'avait repris la suite de sa narration, et tout en nous retraçant les expéditions guerrières de l'empereur Henri de Flandre, ne nous montrait à côté de lui le maréchal de Champagne toujours dévoué au chef de l'empire, toujours actif dans son double rôle d'habile politique et de vaillant capitaine.

Dans cette dernière période de sa vie qu'il ne nous a pas racontée, se rencontre un épisode qui ne manque ni d'intérêt romanesque ni d'une certaine grâce.

Johannice était mort, et deux princes de son sang se disputaient avec acharnement ses États. L'un d'eux, que l'histoire nomme *Asan*, et l'écri-

vain du treizième siècle, *Esclas*, recherche l'alliance des Latins. Il vient trouver Henri de Flandre, qui, profitant de ces discordes intestines, marchait contre les Bulgares. L'Empereur le reçoit dans sa tente, environné de tous ses barons. Esclas se jette à ses pieds, lui baise la main, et, selon l'expression du temps, se déclare son *homme lige*. Voilà qui est fait : il y aura désormais paix et alliance entre eux ; mais ce n'est pas tout. Le maréchal de Champagne tire à l'écart le chef bulgare, et lui dit en confidence quelques mots, dont l'effet se manifeste à l'instant.

Esclas revient à l'Empereur, et, fléchissant de nouveau le genou, lui tient, d'après notre auteur, le langage que voici :

« Sire, on me fait entendre que vous avez une » fille, laquelle je vous prie de me donner pour » femme. Je suis assez riche en terres et en trésors d'argent et d'or, et l'on m'estime en mon » pays homme d'assez bonne race ; je vous prie » donc, s'il vous plaît, de me la donner. »

Voilà ce qu'on peut appeler un modèle de style précis. Cette éloquence bulgare est bien accueillie. Tous les seigneurs présents pressent l'Empereur d'accorder à Esclas sa demande, « car il l'en servira » de meilleur cœur et plus volontiers. » Seigneurs, dit l'Empereur, puisque vous l'approuvez et le conseillez ainsi, je l'octroie.

« Alors il se prit à sourire, appela Esclas, et lui » dit : — Esclas, je vous donne ma fille, en telle » manière que Dieu permette qu'elle vous appar- » tienne, et je vous octroie toutes les terres que » nous avons conquises en ce pays, pour lesquelles » vous serez mon homme, et me devrez service. »

Esclas tombe pour la troisième fois à ses pieds, et lui rend les plus vives actions de grâces.

Les barons entrent en négociation plus intime avec le prince bulgare ; on convient du jour et du lieu où le mariage sera célébré. L'Empereur fait à son futur gendre le plus magnifique des présents : Il lui donne son cheval, qu'il aimait *merveilleusement*, dit l'auteur.

Sa fille et son cheval ! que pouvait, en effet, offrir de plus précieux un chevalier du treizième siècle ?

On se quitte provisoirement. Henri retourne à Constantinople, mais Ville-Hardouin reste en arrière, chargé de réparer les fortresses nécessaires à la sûreté de l'empire, et, en particulier, le château de Pamphlie.

Il apprend un jour qu'Esclas est de passage aux environs. Il va au-devant de lui, le salue, et lui demande le but de son voyage.

« Je me rends auprès de l'empereur, répond Esclas, pour épouser sa fille, et acquitter ma parole, comme il convient à un homme d'honneur. »

« Certes, Sire, dit le maréchal, de cela je suis » fort content, et sachez bien que vous aurez un » très-bon père dans mon seigneur l'empereur, » pour peu que vous preniez la peine de conserver » son affection. Et je dirai aussi de ma damoi-

» selle, votre future femme, qu'elle est belle, cour-
» toise, de bon caractère, et douée des meilleures
» qualités. Et l'on m'a dit qu'elle est à *Salembria*.
» Et quand Esclas entendit cela, il en eut
» grande joie. A quoi servirait d'en dire plus
» long? »

Henri de Valenciennes, l'auteur qui nous donne le présent récit, est loin d'y apporter l'austère concision de Ville-Hardouin. Il indique volontiers dans les personnages qui sont en scène, des sentiments auxquels le grave maréchal de Champagne n'eut pas daigné arrêter son esprit et le nôtre; mais, en pareil cas, la naïveté qui brille dans ses réticences, aussi bien que dans ses expressions, lui tient lieu d'autre mérite.

Esclas, sous l'impression que lui ont faites les adroites paroles du maréchal, se rend à *Sélyvié* ou *Salembria*. Ce qu'il éprouve à première vue devant la fille de Henri de Flandre, le narrateur ne le dit pas; mais son émotion est évidemment des plus vives. Il la prend par la main, et lui témoigne le désir de la mener sans retard à Constantinople. La jeune princesse répond gracieusement qu'elle est prête à l'y accompagner. « Tout em-
» brasé de l'amour à la Damoiselle, » il se met en route avec elle, soupirant impatiemment après le jour qui doit la lui donner pour épouse.

« Car il lui sembloit bien que chaque jour à lui
» seul en durast quarante. »

L'empereur Henri vient à la rencontre des fiancés. Ils rentrent ensemble à Constantinople, où le mariage est enfin célébré :

« ... Et s'il y eut de la joie et du divertissement,
» cela n'est pas à demander, car aussi grande
» abondance de tous biens y eut-il, que si on les
» eût puisés en une fontaine. »

Une semaine entière s'écoule en fêtes et en réjouissances. Au bout de ce temps, Esclas reprend le chemin de ses États, emmenant avec lui sa nouvelle épouse. L'empereur, accompagné de toute sa cour, l'escorte jusqu'à une certaine distance. Enfin le moment de la séparation est arrivé. Avant de quitter sa fille, Henri de Flandre la prend en particulier, et, pour la dernière fois, lui donne ses conseils paternels :

« Belle fille, vous avez pris ici un homme avec
» lequel vous vous en allez; il est pour vous
» comme un sauvage, car vous n'entendez pas son
» langage, ni lui n'entend le vôtre; mais pour
» Dieu, gardez à cause de cela de prendre ombrage
» et mauvaise façon avec lui, car c'est grand
» honte à femme bien née de dédaigner son mari;
» aussi en est-elle fort blâmée de Dieu et du siècle.
» Sur toutes choses, gardez-vous, pour Dieu, de
» quitter vos bonnes manières pour prendre les
» mauvaises des autres; soyez douce et de belle
» humeur, et souffrez tout ce qu'il faudra pour

» complaire à votre mari. Honorez aussi tous ses
» gens à cause de lui, mais gardez-vous bien, par
» amour que vous aurez pour eux, et par celui
» qu'ils auront pour vous, de retirer votre cœur
» de notre nation, d'où vous êtes sortie. »

Certes, voilà de sages instructions, qui pour être datées du treizième siècle, n'en sont pas moins bonnes encore au dix-neuvième, et plus d'une jeune femme, sans être de sang impérial, pourrait sur plus d'un point en faire son profit. Elles ne tombent pas ici sur une terre ingrate. — « Sire, répond la jeune princesse, sachez que s'il plaît à Dieu, vous n'aurez jamais de mauvaises nouvelles de moi. »

« — Mais, *biau doux père*, nous sommes au dé-
» partir, ce me semble. Aussi veux-je prier Dieu
» qu'il vous donne force de surmonter vos enne-
» mis, et accroissement d'hommes. »

« Alors ils s'entrebaissent, et puis se départirent
» les uns des autres. »

C'est devant ce tableau, à la fois touchant et riant, que nous arrêterons notre analyse.

La fille de Henri de Flandre fut-elle heureuse dans le pays barbare où elle allait régner avec son sauvage de mari? on l'ignore. Croyons qu'elle y trouva du moins le genre de bonheur qui seul dépende à peu près de nous partout et toujours : la soumission volontaire au sort que nous fait la Providence, et le sentiment du devoir accompli.

Quant à Geoffroy de Ville-Hardouin, dont ce mariage était l'œuvre évidente, il n'en est plus question. Nous ne connaissons ni ses actes postérieurs, ni la date de sa mort. Tout porte à supposer que cette mort précéda de peu ou suivit de près celle de l'empereur Henri, marquée à l'an 1215. Il ne vit pas l'écroulement progressif de cet empire éphémère, qu'il avait contribué de tous ses efforts à édifier, et put emporter au tombeau un reste d'espérance que ces efforts ne seraient pas perdus. Son nom y subsista quelque temps encore après lui attaché au titre d'une certaine principauté d'Achaïe, que l'un de ses neveux avait fondée au nord de la Morée; mais ce nom était destiné à vivre d'une manière bien autrement durable par les mémoires écrits sous la dictée du brave et véridique maréchal de Champagne. Dans l'énergie abrupte de leur style encore informe, ils portent le cachet d'un mâle et généreux esprit. Partout y résonne l'accent de l'homme de cœur, dans la double et noble acception du mot. Le charme sérieux qui en résulte est grand, surtout lorsqu'à l'aide d'un peu d'étude, on se familiarise assez avec leur vieux langage pour les lire dans le texte original.

L'*Histoire de la conquête de Constantinople* sert, pour ainsi dire, d'acte de naissance à notre prose française : il serait difficile d'en souhaiter un plus honorable.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

CORNEILLE

(SUITE.)

UN ancien secrétaire d'Anne d'Autriche, M. de Châlon, vivait retiré à Rouen, il y connut le jeune Corneille; il lut ses comédies, *Mélite*, *Clitandre*, et, frappé de la verve et de la vigueur qui éclataient dans ces premiers essais, il le pressa d'abandonner le genre comique et de chercher sa voie plus haut : il lui dit : « Vous trouverez dans les Espagnols des sujets qui, traités dans notre goût, par des mains comme les vôtres, produiront de grands effets; apprenez leur langue, elle est aisée; je m'offre de vous montrer ce que j'en sais, et, jusqu'à ce que vous soyez en état de lire par vous-même, de vous traduire quelques endroits de Guilhem de Castro. »

Cet excellent avis fut suivi avec docilité; Corneille apprit l'espagnol, et donna à la France le *Cid*, cette admirable tragédie où l'amour le plus exalté combat sans cesse contre le sentiment profond de l'honneur et contre la piété filiale. Rodrigue de Bivar (que les Maures ont appelé le Cid ou le Seigneur), est près d'épouser Chimène, lorsqu'une que relle s'élève entre son père, don Diègue, et le comte, père de sa fiancée. Le vieux don Diègue reçoit un soufflet, et impuissant à se venger, il délègue sa vengeance à son fils. Rodrigue n'hésite qu'un instant : il provoque le comte et le frappe à mort. Chimène, en pleurs, demande vengeance au roi; elle demande la tête de ce Rodrigue qu'elle aime, et auquel elle ne pourra survivre; mais Rodrigue rend un si grand service à l'État en repoussant la flotte maure, que le roi, qui sert de père à Chimène, lui ordonne de pardonner à son fiancé et de lui rendre cette main qui lui fut promise. Elle refuse encore, et sa main devient le prix d'un combat singulier, entre Rodrigue et don Sanche, dont elle est aimée; Rodrigue l'emporte.

Telle est l'histoire du *Cid* de Bivar et de dona Ximena, telle la racontent les *romanceros*, et quoique le vieux langage de Corneille, les tournures antiques y soient plus marqués que dans les

pièces suivantes, le langage de l'honneur, le langage de l'amour s'y révèlent si nobles qu'on ne peut l'entendre sans tressaillir. C'est la nature humaine montée au ton le plus haut de la lyre; au temps où nous sommes, on n'est pas fâché d'entendre ces vibrations éclatantes qui ne parlent que de renoncement et de sacrifice. On ne sait que citer de ces vers héroïques, de ces dialogues où les réponses se croisent comme des épées; par exemple, dans la scène entre Rodrigue et le comte :

RODRIGUE.

A moi, comte! deux mots!

LE COMTE.

Parle.

RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute

Connais-tu bien Don Diègue?

LE COMTE.

Oui.

RODRIGUE.

Parlons bas : écoute!

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps, le sais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe!

RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir!

.....
Marchons sans discourir!

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir!

Ce dernier mot relève le comte; son âme violente n'a pu voir sans attendrissement l'ardeur filiale de Rodrigue; devant Chimène au désespoir, Rodrigue maintient encore son droit et son honneur..

RODRIGUE.

..... J'ai vengé mon honneur et mon père
Je le ferais encor, si j'avais à le faire.

.....
Un homme sans honneur ne te méritait pas.
Après m'avoir chéri quand je vivais sans blâme,
Qui m'aima généreux me haïrait infâme!

L'admirable description du combat nocturne contre les Maures est dans toutes les mémoires; on a rarement écrit un récit plus rapide, plus ému et plus vivant. L'amour paternel chez don Diègue s'exprime d'une façon ardente et touchante: il revoit son fils:

DON DIÈGUE.

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie!

RODRIGUE.

Hélas!

DON DIÈGUE.

Ne mêle pas de soupirs à ma joie
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer...
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer.
Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace,
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens;
Ton premier coup d'épée égale tous les miens.

.....
Appui de ma vieillesse et comble de mon heur,
Touche ces blanches cheveux à qui tu rends l'honneur,
Viens baiser cette joue et reconnais la place
Où fut jadis l'affront que ton courage efface!

Corneille a compris le moyen âge, l'âge héroïque des grandes aventures et des grands coups d'épée: les actions sont souvent violentes, extrêmes, et les sentiments sont généreux et tendres. Il montra bientôt comme il comprenait l'antiquité.

Tite-Live lui inspira le sujet de sa seconde tragédie (1639), *les Horaces*: ce sont les débuts de Rome, la lutte est brûlante entre Albe et la ville naissante, et la division entre les deux cités est représentée dans une seule maison, celle d'Horace: sa bru, Sabine, appartient à la tribu ennemie; Camille, sa fille, est promise au jeune Curiace, le défenseur d'Albe; Sabine exprime au début de la pièce les sentiments mêmes qui en forment le nœud; elle dit:

Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays et mon premier amour,
Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome! si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr!
Quand je vois en tes murs leur armée et la nôtre,
Mes trois frères dans l'une et mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, et sans impiété
Importuner le ciel pour ta félicité?...

Les événements se précipitent; le combat, au nom des deux villes, est décidé: les trois frères Curiaces combattent contre les trois Horaces; le combat reste un moment incertain, on croit que

le dernier Horace a fui; c'est alors que son père répond à celui qui lui demande:

Que voulez-vous qu'il fit contre trois? — Qu'il mourût!

Mais la vérité se révèle, Horace est vainqueur; les Curiaces gisent dans l'arène, et Camille désespérée provoque par ses imprécations, le fer du vainqueur: le frère immole sa sœur. On croirait que la pièce est terminée, mais Horace, le vainqueur et le meurtrier, est cité devant le roi Tullius, et le plaidoyer d'Horace pour lui-même et du vieil Horace pour son fils, remplissent le cinquième acte: l'intérêt dramatique n'existe plus, mais l'admiration demeure. On pourrait signaler de grandes ressemblances entre *le Cid* et *les Horaces*, le caractère de don Diègue et celui du vieil Horace, les plaidoires des deux pères en faveur de leurs enfants, la fierté de Camille et celle de Chimène.

Mais ce sera la seule fois que l'auteur se répète. Dans la suite de son théâtre il s'est au contraire incessamment diversifié toujours « ranimant comme dit Boileau, son audace. »

Cinna fut produit la même année qu'*Horace*. La conspiration contre Auguste n'intéresse pas beaucoup, Émilie est bien féroce et Cinna bien ingrat, et la scène, l'immortelle scène du pardon est le point culminant de l'œuvre. Le vers:

Soyons ami, Cinna, c'est moi qui t'en convie,

faisait pleurer d'admiration Condé à l'âge de vingt ans. Quelle plus admirable scène que ce combat d'Auguste contre Octave, de l'homme, devenu indulgent par l'âge et par le souverain pouvoir, contre l'homme justement irrité et poussé à la vengeance par la noire ingratitude de ses ennemis! il triomphe de lui-même:

Je suis maître de moi comme de l'univers,
Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire!
Conservez à jamais ma dernière victoire,
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons ami, Cinna, c'est moi qui t'en convie:
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,
Et malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.

.....
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler...
Avec cette beauté que je t'avais donnée,
Reçois le Consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,
Préfère-s-en la pourpre à celle de mon sang,
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère,
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

Voilà de ces morceaux qui faisaient dire à La Bruyère: *Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle*. Nous en puiserons bientôt de nouvelles preuves dans son *Polyeucte*, tragédie toute sortie de son âme de chrétien et de poète, et où le devoir, dans son acception la plus haute, est le héros qui domine tout l'ouvrage.

M. B.

VIVIANE

PAR MADAME BOURDON (1).

Encore une fleur, aux nuances très-déliées, à cueillir sur l'arbuste fécond qui nous a donné *Saphira*.

Cette fois, on s'attache aux pas de la douce et forte Viviane; on entre avec elle dans un vaste et sombre manoir d'Angleterre, où la mort vient toucher le *landlord*, enfant de neuf ans. Tout, dans cette nouvelle est inattendu; rien ne manque à l'intérêt légendaire : l'armoire à secret, les ténèbres, les marches de pierre, la chambre invisible, les révélations d'outre-tombe, des ossements bénits qui attirent et instruisent une âme, tout est là, et l'on passe de l'étrange, du saisissant à la place et volontaire souffrance du cœur de Viviane, qui perd tout en trouvant la lumière qu'elle préfère à tout. Le ciel pourtant a mis en réserve un trésor, et le lui donne par bonté.

Plusieurs récits attachants suivent *Viviane*.

Sœur novice nous montre, dans le cadre toujours grandiose de la tempête révolutionnaire, une femme pliant à regret sous la contrainte, et sacrifiant tout volontiers dans la liberté, parce qu'elle se souvient de la vie pure, utile et généreuse qu'elle a connue d'abord. On vénère l'abbesse, on aime la nourrice et le brave général Druon.

Le dedans et le dehors est un contraste peint d'après nature. Une jeune fille nourrie des traditions anciennes et animée d'une foi vive, est transplantée comme une fleur étrangère dans un terrain où elle souffre de tout. Il y a là une analyse remarquable des désordres physiques que peut causer, dans un jeune enfant la préférence marquée des parents pour un enfant plus jeune encore.

Sylvestre est l'innocente victime d'un préjugé fondé, mais poussé trop loin, et cruel dans ses conséquences rigoureuses. Il s'étonne, il souffre; mais la religion le jette dans les bras de Celui qui, en punissant Cham dans sa race, a donné à la terre la charité afin que, siècle par siècle, elle affranchît les condamnés.

Ainsi le nouveau livre d'un de nos auteurs préférés nous offre une suite de tableaux intéressants, et nul ne lira les pages trop peu nombreuses qui parlent du petit Charles sans donner une larme au vieillard coupable, dont le cœur ulcéré se purifie au contact de l'innocence, et fait ainsi sa première prière :

— O mon Dieu ! ô petit Charles !

M^{me} DE STOLZ.

(1) Librairie de J. Mollie, 60, rue de Vaugirard. — Prix : 2 fr. 25 c., franco.

COURS DE LITTÉRATURE SPÉCIAL

PAR MADEMOISELLE TH. BRISMONTIER (1).

Ce travail, conçu dans un excellent esprit et rédigé avec une bonne méthode, s'adresse aux jeunes filles qui préparent leur examen pour l'obtention du diplôme supérieur, et, de nos jours, le nombre des aspirantes est grand; grand est le nombre des familles qui redoutent pour leurs enfants les revers de fortune, et qui veulent, au prix de quelque travail, leur assurer l'indépendance! Ce livre sera donc le bien-venu : il renferme la définition précise de tous les genres de littérature, et des exemples bien choisis complètent et commentent parfaitement la pensée de l'auteur. Mais pourquoi, en fait d'ouvrages historiques, mademoiselle Brismontier croit-elle devoir signaler *l'Histoire de France* de Henry Martin, ouvrage aux aperçus erronés, aux assertions fausses, et qui, au sujet des grands événements de notre histoire, a été réfuté avec autant de succès que de talent par M. Henry de l'Épinois? C'est la seule tache que nous ayons trouvée dans ce long travail.

L'auteur y a ajouté un choix de questions recueillies aux examens, qui est fort instructif et qui intéressera particulièrement celles qui se destinent à soutenir cette redoutable épreuve.



MARGUERITE DES MARGUERITES

PAR LE P. COSTE (2).

Nous recommandons à nos lectrices cet agréable et pieux volume; l'auteur nous y montre les Marguerites célèbres, non pas ces belles fleurs radieuses, joies de l'automne, mais les Marguerites qui ont honoré par leurs vertus, les unes le trône, les autres les plus modestes conditions. On voit figurer dans sa guirlande la femme de saint Louis, Marguerite de Valois, Marguerite d'Autriche, Marguerite d'Écosse, placée sur les autels, Marguerite de Cortone, la grande pénitente, et bien d'autres Marguerites, écloses au ciel : toutes forment comme une guirlande autour de la bienheureuse Marguerite-Marie, l'apôtre du Sacré-Cœur. Le P. Coste raconte la vie de l'humble religieuse avec beaucoup de charme, et il décrit en poète le monastère de Paray-le-Monial, visité sans doute par plus d'une de nos lectrices.

Nous leur recommandons ce joli volume comme une fleur et un souvenir de ce pèlerinage.

(1) Chez E. Vaton, 77, boulevard Saint-Germain, Paris. Et chez l'auteur, rue de Wagram, 1, Paris. — Un fort volume, 3 fr. 50 franco.

(2) Chez J. Mollie, 60, rue de Vaugirard, Paris. — très-joli volume, 1 fr., franco.

CONSEILS

XVI

LES GENS RELIGIEUX

Le poète de la raison, Boileau, n'a-t-il pas dit :
De la religion les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles ?

Ces deux vers, qui pourraient être meilleurs, devraient être gravés sur les Paroissiens, les Livres d'Heures des jeunes filles, des jeunes femmes, Enfants de Marie, fidèles associées des pieuses confréries, qu'on voit, le matin, si assidues dans les paroisses et les chapelles des grandes villes de notre France. Pourquoi, dira-t-on, mettre sans cesse sous leurs yeux ce sévère enseignement, dicté par une Muse un peu revêche à un poète aussi grognon que raisonnable ? En quoi ont-elles besoin, ces jeunes âmes ferventes, éprises de l'idéal divin, qu'on les rappelle à la gravité imposante de nos mystères ? Auraient-elles oublié que, sous la voûte de nos églises réside un hôte divin, que cette parole qu'on y entend est celle de Dieu même, et que ce banquet auquel elles participent n'est pas un symbole, n'est pas un souvenir, n'est pas une figure, mais une vivante réalité ?...

Elles ne l'ont pas oublié : elles connaissent les grandeurs de notre foi et les révèrent d'une âme émue et croyante, mais... il y a un *mais* ! Chez la plupart d'entre elles, la légèreté de l'esprit, l'entraînement vers les plaisirs, empêchent la foi d'être conséquente, la vie d'être *une*. Autrefois, quand on prenait le parti de la religion, quand, pour trancher le mot, on devenait *dévot*, c'est-à-dire dévouée, dévouée à Dieu, on retranchait aussitôt les amusements qui ne s'accordaient pas avec les pratiques religieuses ; on coupait d'une main ferme le câble où le fil par lequel on tenait au monde : toilette exagérée, rouge et mouches, spectacles, bals, dissipation de toute sorte, relations dangereuses, tout est sacrifié. Écoutez ce

beau passage, où Bossuet loue la princesse Anne de Gonzague : « Nulle parure que la simplicité, » nul ornement que la modestie ; elle se montra » au monde, mais ce fut pour lui déclarer qu'elle » avait renoncé à ses vanités ; car aussi quelle » erreur à une chrétienne d'orner ce qui n'est » digne que de son mépris ; de peindre et de » parer l'idole du monde ; de retenir comme par » force, et avec mille artifices autant indignes » qu'inutiles, ces grâces qui s'envolent avec le » temps !... La princesse Palatine parut à la cour » si différente d'elle-même, et dès-lors, elle re- » nonça à tous les divertissements, à tous les jeux, » jusqu'aux plus innocents, se soumettant aux sé- » vères lois de la pénitence chrétienne... »

C'est ainsi qu'on entendait la piété dans les temps antérieurs ; on ne la supposait pas compatible avec les bruyantes distractions et les plaisirs mondains, à moins qu'un devoir positif n'obligeât les serviteurs de Dieu à se mêler aux enfants du siècle. La piété avait alors pour devise, la parole des anciens solitaires : *Fuge, tace* ; fuyez le bruit, taisez-vous ; vivez dans la retraite et dans le recueillement. Nous avons changé tout cela.

De nos jours, la piété existe, oui, c'est une justice qu'on doit à notre époque ; les barrières du respect humain sont tombées ; beaucoup d'hommes confessent et pratiquent leur foi, et les femmes, les jeunes filles, dans les rangs les plus élevés comme les plus humbles, donnent l'exemple d'une piété touchante et sincère. Entrez le matin dans une église de Paris, par exemple ; que ce soit Saint-Thomas-d'Aquin ou Saint-Vincent-de-Paul ; vous serez édifié par le nombre de femmes qui prient, qui méditent, s'approchent du tribunal de la pénitence, vont à la sainte table ; ces fronts inclinés, ces mains jointes, ces yeux baissés vous toucheront. Pourtant, si vous avez l'esprit un peu

frondeur, trouverez-vous peut-être que pour des actions si augustes et si saintes, une autre toilette serait nécessaire, et que ce chapeau qui n'abrite pas la tête, cette robe qui dessine trop nettement la forme du corps, cette étroite cuirasse, ce *tablier*, drapé comme un pagne de sauvage, gagneraient à être remplacés par une coiffure modeste et un ample vêtement. La foi si vive de ces jeunes femmes ne devrait-elle pas influencer un peu leur goût pour la parure, et leur faire choisir, dans le domaine de la mode, certaines formes graves, mieux adaptées au caractère d'une chrétienne et aux actes dont elle remplit sa vie? *C'est la mode!* ne répond pas à tout.

Passons sur cette bagatelle du costume, et voyons combien, à cette première inconséquence, en succèdent d'autres. Cette jeune femme si pieuse, qui a médité le matin les austères leçons de l'Évangile, qui a prié devant le crucifix, qui a reçu à l'autel son Sauveur mort sur le Calvaire, devrait, ce semble, vivre d'une manière grave, rester chez elle, dans sa famille, vaquer au travail, par esprit de devoir et non de caprice, résister aux séductions du monde, ne pas rechercher les plaisirs, et porter enfin, dans toutes ses journées, dans toute son existence, le cachet des heures matinales qu'elle a données à son Dieu. Or, examinez, suivez ces bonnes âmes, et vous verrez que tout en demeurant irréprochables, en gardant leur cœur et leur réputation, leur vie est aussi dissipée, aussi inutile, aussi enivrée par les distractions que celle de la femme la plus mondaine. Que se refusent ces chrétiennes? Est-ce la toilette? Vous savez que non. Les visites? les relations inutiles? les *jours*? On les rencontre dans tous les salons. Les fêtes? les concerts? les bals? les spectacles? Elles ont pour principe que la piété ne doit pas être farouche, et partant de là, rien ne les effarouche; on les trouve partout, et les petites pièces les plus gaies, pour ne rien dire de plus, les comptent souvent au rang de leurs spectateurs. Que voulez-vous? il faut que la piété soit aimable!

Ainsi donc, ces ferventes chrétiennes, ces jeunes filles pieuses ne se distinguent pas de la masse vulgaire? Hélas! non: leur croyance si sincère n'est pas assez profonde; elle n'a pas réagi sur les habitudes de la vie moderne; elle ne leur a pas enseigné la retraite, la simplicité, le travail, la direction sérieuse de toutes les heures, et si elle a tracé les grandes lignes de leur conduite, elle a laissé les coudées franches aux actions journalières. Aussi, entraînées par le courant, elles voient leur temps se dissiper, les forces de leur âme s'amollir, et elles manquent essentiellement à une mission que le ciel leur avait confiée: celle du bon exemple. Quel bien ne feraient-elles pas autour d'elles, quelle lueur répandrait leur lampe, si, écoutant la voix intérieure, elles se distinguaient de la foule mondaine et folle qu'elles suivent et que, peut-être, elles pourraient diriger! si on pouvait dire d'elles ce qu'on disait au temps de saint Jean Chrysostôme: *Quelles femmes que ces chrétiennes!* femmes de vertu, de devoir, d'abnégation, de vie modeste, où le plaisir, fièrement dédaigné, laisse place au travail et aux bonnes œuvres! Oh! la noble distinction que celle-là; et plût à Dieu que les femmes pieuses l'ambitionnassent et qu'elles ne voulussent pas être confondues parmi ces êtres légers et frivoles, qui s'occupent de tout, sauf de leur intérieur, qui ont des amis partout, sauf dans leur famille, qu'on voit partout, sauf chez elles!

Je terminerai par un mot: la spirituelle miss Edgeworth a dit: *C'est faire tort à la vertu que de la rendre désagréable.* Je dirai volontiers: *C'est faire tort à la Religion que de ne pas la rendre respectable.* Les impies peuvent-ils admirer et respecter une religion à laquelle ses enfants les plus zélés accolent tant de frivolité dans les mœurs et d'inconséquence dans la conduite?... Et suit-on l'étendard de la croix au théâtre et chez les marchandes de modes?...

M. B



FABIENNE ET SON PÈRE

(SUITE)

XVIII

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Des besoins impérieux, un caractère impétueux poussèrent Raymond à l'accomplissement de l'acte régulier et pourtant cruel, qu'il avait entrepris. *Il fit vite*, selon une parole célèbre; les biens de sa mère furent évalués, affichés, mis en vente et vendus en quelques semaines. M. Dallines supputa ses ressources, mais il les trouva trop bornées pour l'acquisition de cette maison où il était entré jeune homme et d'où il allait sortir courbé par les années, courbé par ces derniers chagrins; quoiqu'il eût fait, avec son *Éclaircur*, de bonnes affaires et de belles années, sa fortune ne s'était pas accrue, Marthe et ses petits caprices y ayant mis bon ordre; un acquéreur plus favorisé devint propriétaire du bel immeuble; Raymond se fit payer à courte échéance, et la famille Dallines dut émigrer sur un autre point de la ville.

Ce fut un grand chagrin pour tous; chagrin de cœur pour Fabienne: tous les souvenirs, toutes les joies, tous les deuils de sa vie se rattachaient à ces murs où elle avait vécu avec sa mère, où sa mère l'avait quittée pour le ciel; il semblait que le lien entre elles se brisât quelquefois de plus, puisque les lieux où cette figure aimée lui apparaissait si vivante allaient appartenir à d'autres. M. Dallines souffrait dans son orgueil, et qui sait? peut-être un peu dans son cœur; Marthe ne sentait que les épines de la vanité, mais elles piquaient terriblement; elle se trouvait déchuée en comparant la nouvelle et modeste maison, louée pour trois ans, résidence où tous les fonctionnaires de l'endroit avaient passé, avec la vieille habitation à l'air noble, où elle était entrée si joyeuse d'échapper à la vie de hasard, si fière d'être enfin propriétaire et de pouvoir dire: *Chez moi!* Son esprit assombri depuis quelque temps, se chargea de nuages de plus en plus noirs; rien ne lui plaisait plus; sa pensée, ses désirs voyageaient hors des limites de son horizon: elle ne pouvait se plaindre de personne; son mari était tendre, attentif, presque obséquieux avec elle; Fabienne lui épargnait le travail et les soucis, André s'élevait bien et aurait satisfait la mère la plus exigeante; elle se plaignait donc des choses ne pouvant se plaindre des gens; sa mère, bien souvent négligée en des jours plus prospères, rede-

venait sa confidente, et instruite par le passé, elle s'étonnait un peu des tristesses et des exigences de sa fille.

« Comment! lui disait Marthe, tu trouves cette bicoque habitable? Mais, pour l'amour du ciel, regarde donc ce salon, étroit, bas, ouvert sur une cour, sans autre perspective que les fleurs en pots que Fabienne a la manie de cultiver; souviens-toi de notre maison d'autrefois, de ce jardin, de ce bien-être de tout instant, et avoue que je ne suis plus gâtée!

— Que veux-tu, ma fille? je me souviens des trous, des chenils où j'ai vécu en Afrique, et, en comparaison, ceci me paraît plus que supportable.

— Tu n'es pas difficile, mère?

— Et toi, n'es-tu pas devenue bien grande dame?

— Par exemple! grande dame! dit Marthe avec un mouvement dédaigneux des lèvres; la femme d'un vieux journaliste, une grande dame! Ah! maman, on voit bien que tu ne vas pas dans le monde!

— Est-ce que ton oncle m'y laisserait aller? répondit madame Didier avec amertume, est-ce que je ne garde pas toujours la maison? Est-ce que je ne suis pas la gouvernante, pour ne pas dire la servante, de mon frère? »

Marthe haussa les épaules, et dit :

« Va, mère, c'est bien ennuyeux de ne pas être riches! surtout, lorsque, comme toi et moi, on hait la dépendance.

— Au moins tu ne dépends que de ton mari, qui t'aime, qui t'adore! tandis que je dépends de mon frère, qui n'est pas aimable tous les jours et qui se fait vieux.

— Eh! M. Dallines aussi!... »

La mère regarda sa fille avec inquiétude, craignant de trop la comprendre; madame Didier qui avait passé sa triste existence à côté d'un mari besoigneux, sans cesse en lutte avec les expédients et la misère, n'avait pas conservé une moralité très-raffinée; elle admettait beaucoup d'irrégularités en conduite et n'avait pas en principe ces vues nettes, arrêtées, qui ne transigent jamais avec les écarts de la raison ou du cœur; pourtant, elle était mère, mère tendre, et elle devenait délicate et scrupuleuse en pensant à sa fille. Le mariage de Marthe l'avait comblée de joie; elle la voyait en sécurité, affranchie des angoisses et des périls de la pau-

vreté; son gendre, qui était presque son contemporain, lui inspirait une reconnaissante amitié, elle chérissait son petit-enfant, et elle tremblait à la pensée de ce qui aurait pu déranger cette destinée paisible, assise, honorée, qu'elle, pauvre femme, avait toujours et en vain poursuivie et enviée.

« Il est si bon! ton mari! si intelligent, si laborieux, répondit-elle.

— Je ne le nie pas, mais je ne puis pas non plus nier ce qui existe...

— Quoi donc ?

— Que M. Dallines a trente ans de plus que moi, qu'il a très-peu de fortune, et que notre position ira décroissant à mesure que ses forces et son intellect, comme il dit, baisseront.

— Comme tu parles !

— Eh! ma mère, je suis très-pratique, et je vois le fond des choses.

— Nous étions bien contentes, pourtant, le jour où il t'a demandée en mariage, ce pauvre M. Dallines! te souviens-tu de ces jolis vers qu'il t'a adressés?

— Oui, oui, sans doute, j'étais contente, cette demande me sortait d'une situation impossible; mais vois, que de déconvenues depuis! Cette Fabienne qui est toujours là, tandis que je comptais si bien la voir religieuse, cloîtrée, enfermée pour jamais!

— Mais enfin, Marthe, elle ne te gêne pas beaucoup?

— Tu crois cela, mère? elle est là, c'est assez. Et ce misérable Raymond, tu trouveras aussi qu'il n'est pas gênant?

— Ah! pour lui, je ne dis pas; la façon dont il est venu revendiquer ses droits était bien ennuyeuse.

— Oui, dit Marthe, il a tout simplement bouleversé notre situation. A Paris, ces choses-là ne marqueraient pas, mais dans une petite ville, quitter sa maison à soi, son asile héréditaire, pour une méchante maison louée, cela vous déclassé tout de suite.

— Bah! tu es toujours madame Dallines. »

Marthe soupira : il était évident que ce nom n'était plus pour elle synonyme de bonheur, et elle ne cachait guère ses sentiments intimes. Les moindres circonstances faisaient bouillonner son sang et émouvaient sa bile; la seule vue de l'écriture de Raymond suffisait à l'exciter, et elle se répandait en propos violents et amers :

« Qu'y faire, ma petite chérie? disait alors M. Dallines; *dura lex sed lex*; on ne peut que baisser la tête devant la nécessité.

— Oh! vous ne résistez jamais, vous, c'est connu! n'avez-vous pas transigé l'autre jour encore dans l'affaire du curé de Beaufresne ?

— Il voulait nous poursuivre en calomnie, et vraiment, Marthe, c'était de la calomnie pure et simple que notre reporter avait recueillie au cabaret, et qu'il avait publiée.

— Il en reste toujours quelque chose.

— Oui, contre les calomniateurs; j'ai préféré rectifier le fait dans mon journal, afin de garantir notre véracité et notre impartialité.

— De grands mots! de beaux mots! Vous perdrez votre journal avec ces générosités à la Don Quichotte!

M. Dallines baissa la tête, sans discuter ni disputer, et promit humblement de mieux faire à l'avenir. Il n'osait, il ne pouvait résister à cette jeune femme, dont les sourires illuminaient sa vie, dont la sombre humeur le remplissait de tristesse. Les jours de joie étaient rares, et fréquentes les semaines d'orage. La nouvelle maison était un sujet intarissable de récriminations acerbes, elle ne s'y établissait pas, ses robes restaient dans les caisses; ni son bureau, ni sa petite bibliothèque, ni son étagère n'avaient été arrangés.

« A quoi bon! disait-elle, je ne me reconnais pas ici; tout y est si mal disposé! où mettrais-je mon bureau? il n'y a pas de jour. Mes livres? il n'y a pas un recoin. Mes jolies curiosités? elles jureraient avec ces affreuses boiseries. Ah! ce Raymond! »

Ce nom qui revenait sans cesse, accompagné d'épithètes plus ou moins caressantes, pénétrait dans le cœur de Fabienne, comme un dard qui rouvrirait une plaie. Son frère et son père étaient le souci continuel de sa vie, la prière incessante de son âme, et quoique tous les deux lui fissent beaucoup de peine, elle voulait, selon la coutume de tous ceux qui aiment, être seule à les critiquer. Et Marthe, qui avait soufflé dans l'esprit de Raymond la soif du lucre, qui avait encouragé ses goûts de luxe, applaudi à sa jeune impiété, Marthe avait moins qu'une autre le droit de blâmer son égoïsme : c'était le fruit dont elle avait cultivé la fleur.

Les succès de Raymond, accusés dans des lettres brèves et sèches, excitaient encore la colère de sa belle-mère; aucune goutte de cette pluie d'or ne rejaillissait jusqu'à elle, et elle enviait fiévreusement ce succès qui ne lui profitait pas.

« Il est jeune, il est actif! il règne, disait-elle, avec une admiration rageuse. Nous, nous demeurons toujours au même point.

— Ne nous plaignons pas, lui répondait son mari; ces météores retombent souvent en fumée.

— Ils ont brillé, du moins!

— J'aimerais mieux que mon fils allât plus doucement.

— Il a bien raison de profiter des circonstances, elles ne nous viennent pas, à nous!

L'aigreur du caractère de Marthe finit par altérer sa santé; elle fut souffrante au printemps, et n'en fut pas plus aimable, quoique Fabienne la soignât avec une délicate bonté et que M. Dallines se montrât profondément inquiet; elle ne le ménageait guère, et elle lui dit un jour :

« Je crois que je mourrai d'ennui dans cette vilaine maison... »

Mr. Martian avait entendu cette exclamation, et le lendemain, il dit à sa nièce :

« Tu voudrais bien t'en aller d'ici, hein ?

— Ah ! mon oncle !

— Eh bien, nous arrangerons cela : tu as besoin de changer d'air, et, vrai, petite, je rends un vrai service à Dallines en t'envoyant pour quelque temps à Paris, car tu n'es pas toujours charmante. »

Il fut décidé, de par l'autorité du médecin, que Marthe irait passer quelques mois dans un établissement d'hydrothérapie, situé à Passy. Elle accepta d'un air boudeur, mais au fond de l'âme, ravie d'échapper à la famille, au devoir, à ce qu'une autre aurait appelé le bonheur, et d'aller vivre seule, parmi des étrangers, dans le brillant désert parisien. Elle partit, en emmenant le petit André, et, au moment des adieux, elle eut encore un mouvement de colère fébrile, en voyant l'enfant dans les bras de Fabienne et qui pleurait les bras rivés à son cou.

XIX

CORRESPONDANCE.

MARTHE A SA MÈRE.

Passy, avril 18...

Ah ! chère mère, que mon oncle a donc eu une excellente idée lorsqu'il m'a envoyée ici ! Je déprimais, je mourais à C... j'étouffais dans la maison et dans la ville ; ici, je respire et je renaissais. Est-ce l'hydrothérapie ? le bain, les douches, le drap mouillé ? Possible, mais je crois plutôt que c'est la réaction qui me produit cet effet salutaire. Il est vrai que je la fais le long des Champs-Élysées, parmi la vie, le mouvement, la sève, tout ce que les braves provinciaux ignorent. C'est ici qu'il faut voir le printemps ! aux environs de C... les beaux arbres et les gazons m'ennuyaient à périr, quoique Fabienne tombât en extase en les voyant ; ici, ces arbres, ces pelouses unies comme du velours, ces massifs de fleurs me plaisaient et m'enchantent. Fête des yeux et de l'esprit que ce tableau mouvant de Paris, si étrange, si varié, si pittoresque ! Je m'amuse toute seule, rien qu'en regardant ces superbes hôtels qui bordent la voie magnifique par où tout Paris s'écoule vers le bois de Boulogne et le lac ; ces hôtels ont presque tous une histoire, on me l'a racontée, et je diverts mon esprit de ces romans de la vie des grandes villes, pendant que je marche vite pour amener à la peau le sang et la chaleur. Mon petit André me suit, et jase et s'amuse ! Oh ! Paris lui fait du bien ! il apprend plus en un jour, par les yeux, qu'il n'apprenait en un mois, courbé sur la table où Fabienne lui donnait ses leçons. Je l'ai conduit hier au Jardin

d'Acclimatation ; si tu avais vu ses joies, mère, tu aurais été ravie. Il s'est promené sur l'éléphant, comme un roi de l'Inde, et sur le chameau comme un vrai patriarche.

Notre installation est très-confortable ; j'ai une jolie chambre et un cabinet pour André ; la table est bonne, la société fort agréable. Quelques jeunes dames de province, qui étouffaient comme moi, dans leur cage, reprennent en même temps à la vie. Le soir, on fait de la musique, on joue ; on se couche de bonne heure pour Paris (onze heures), car la règle inflexible nous réveille matin, et je vois apparaître, dès six heures, la femme de chambre avec le drap mouillé, commencement de nos exercices. J'ai un entrain et un appétit étonnants, mais n'en dis rien : on me ferait revenir.

Adieu, ma petite mère, toi seule me manques ici.

Ta fille,

MARTHE.

MARTHE A M. DALLINES.

Paris, mai 18...

CHER AMI,

Vous êtes mille fois bon de vous préoccuper ainsi de moi et de me dire que je vous fais défaut ; je vous assure que je pense bien à vous, et que notre André parle souvent de son papa. Ma santé va un peu, très-peu mieux ; je gagne des forces, mais le régime m'ennuie extrêmement : on est toujours occupé de soi, le bain, la douche, la promenade prennent une grande partie de la journée. Je fais répéter des leçons au cher petit, et je le mène au Jardin d'Acclimatation, où les beaux oiseaux, la flottille des cygnes blancs et noirs l'amuse et le captive. Il en aura long à dire lorsque nous reviendrons à C...

J'ai lié connaissance avec la femme d'un notaire d'Orléans et la fille d'un grand propriétaire de vignobles d'Épernay, fort gentilles et fort aimables toutes les deux, sages et raisonnables, sans préjugés. Vous ririez bien si vous voyiez les deux camps, car il y en a ici comme dans toutes les villes, dans les moindres villages : les dévotes, les collets montés, qui ne lisent que *l'Univers* et la *Semaine religieuse de Paris*, qui font bande à part, qui sont comme en tous pays, aigres, difficiles, médisantes, et puis les femmes plus éclairées, qui n'ont pas besoin d'appuyer leur vertu sur une foi vieillie et prête à disparaître. Les deux groupes se regardent, s'observent, se critiquent un peu et ne se mêlent jamais. Ah ! quel bon article vous en feriez pour *l'Éclair* !

M. le docteur joint ici sa note ; vous la trouverez peut-être un peu élevée, tout est si cher à Paris, mais tel que je vous connais, mon ami, vous ne croirez pas trop payer la santé de votre petite Marthe qui vous embrasse bien fort.

Souvenirs à Fabienne.

MARTHE.

MARTHE A SA MÈRE.

Paris, juin 18...

Il est vrai, chère mère, que ma santé est bien remise, mais le bon docteur, qui entend à demi-mot, prétend que j'aurais besoin d'au moins six mois encore de traitement pour reconstituer mes forces; il le veut, il le parle au nom de la science, et je me sou mets docilement. Que veux-tu, mère? je suis satisfaite ici; je suis sortie de l'étouffoir, je respire, je me sens vivre, il sera temps assez de rentrer sous la cloche pneumatique, à la nouvelle année. En attendant, j'amasse des souvenirs pour les mornes soirées d'hiver; oh! je penserai alors aux beaux jours de juin, quand nous allions à pas lents vers le bois de Boulogne, que nous respirions la fraîche senteur des arbres, que nous entrevoyions à travers le feuillage les eaux du lac étincelantes sous un rayon de lune, et que, fatigués, nous nous asseyions sous la véranda d'un café, où nous voyions le monde dans ce qu'il a de plus bruyant, après avoir vu la nature dans ce qu'elle a de plus calme. Jamais ces heures délicieuses ne sortiront de ma mémoire, et je ne retrouverai pas ailleurs la société charmante que j'ai rencontrée ici.

Tu me fais des réflexions un peu graves sur les dépenses de ce séjour. J'avoue que le bon docteur fait payer ses talents; j'avoue qu'un verre d'eau ne reste pas sans paiement; j'avoue que les promenades, les petites soirées, quelques concerts, demandent un peu de toilette, mais, bon Dieu, l'Éclaireur n'est-il pas là? il faut que ce sot moulin broie de la farine!

Et puis, je suis rassurée; je sais que Fabienne conduit le ménage paternel avec la plus louable économie; n'a-t-elle pas fait vœu de pauvreté? Tout ce qu'elle inscrira de moins à son budget profitera au mien.

André, dont tu t'informes, n'est pas toujours gentil; il s'ennuie; il veut voir Fabienne, et il se plaint que je le laisse seul le soir. Quel esclavage ce serait, mon Dieu! si on écoutait les plaintes de cet enfant gâté! Il est bien couché, dans son lit blanc; je l'embrasse avant de m'en aller, je l'embrasse au retour; que veut-il donc? Que je le berce? que je lui chante des berceuses? à peine a-t-il la tête sur l'oreiller qu'il dort à poings fermés, le petit drôle!

Adieu, chère mère; garde-moi bien le secret; et sois sûre que si tu étais ici, ta fille n'aurait rien à souhaiter. Nous nous amuserions bien ensemble, petite mère, comme au temps jadis, quand nous étions très-pauvres, et que nous vivions tout de même. Qui sait? c'était peut-être le bon temps.

Adieu; je t'aime.

MARTHE.

ANDRÉ A FABIENNE.

Ma bonne sœur,

Ne vas-tu pas venir à Paris? je m'ennuie très-fort de ne pas te voir; je m'ennuie beaucoup chez monsieur le docteur; maman me fait promener tous les jours, le matin; mais je connais très-bien Paris, car c'est toujours la même chose. Viens me chercher, je t'en prie; tu me ramèneras à C..., et je serai très-content. Maman m'a dit que je pouvais t'écrire; mais elle a tant d'ouvrage qu'elle ne regardera pas ma lettre.

Je t'embrasse, et papa aussi.

Je n'ai pas de petite figure bleue à coller sur la lettre: tu payeras, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Paris, août 18...

RAYMOND A M. DALLINES.

Cher père,

Si tu avais, par hasard, des fonds disponibles; si ton ami M. Martian en avait, j'aurais un placement magnifique et de toute sûreté.

Avisé-moi.

Ton fils,

RAYMOND DALLINES.

Amitiés à ma sœur.

.... Septembre 18...

M. DALLINES A RAYMOND.

Mon cher fils,

Tu sais que je n'aime ni les affaires ni les spéculations; c'est assez te dire que si j'avais des fonds, j'hésiterais à les placer dans un X, un inconnu, sphinx redoutable pour les petits capitalistes, et les gros aussi. Mais bien loin de pouvoir disposer de quelque argent, je suis obligé de battre monnaie avec mes obligations de chemin de fer. J'ai eu de fortes dépenses; l'Éclaireur a moins produit qu'à l'ordinaire; il est vrai que le Petit Phare de B..., nous fait une rude concurrence. Je te serai obligé de choisir un bon moment pour la vente de mes titres que je t'envoie aujourd'hui; j'aime mieux attendre que de les vendre à perte. J'espère que l'an prochain l'Éclaireur se relèvera, mais le moment actuel est un peu dur à passer.

Adieu, mon cher Raymond; je t'embrasse et suis

Ton père affectionné.

DALLINES.

C... Septembre 18...

FABIENNE A ÉLISE.

C... Octobre 18...

Chère amie,

Je commence à trouver votre absence bien longue, et j'envie les heureux amis qui vous possèdent depuis plus de trois mois. Je me sens

bien seule lorsque vous n'êtes pas là, lorsque je ne prie pas près de vous à l'église, lorsque je vais seule chez nos pauvres, et qu'à chaque instant votre bon conseil me fait défaut. Hier, par exemple, je ne trouvais rien à dire à la veuve Mailly, qui ne savait comment gouverner son fils aîné, le fameux Jules que vous connaissez; renvoyé par son maître-charpentier, il ne veut pas aller se présenter ailleurs; et sa pauvre et faible mère se désole en répétant: — Je ne le gâte pas pourtant! avec quoi le gâterais-je? je n'ai rien! J'avais envie de lui dire: — Oh! que si, on les gâte en leur passant leurs fantaisies et leurs fautes! et c'est ce que vous faites! — Mais elle pleurait, et je n'ai pas voulu ajouter à son chagrin.

Vous avez la bonté de vous informer de notre famille; madame Dallines est encore à Paris: sa santé exige ce long séjour, ce coûteux séjour, mais elle nous a renvoyé, par une amie, mon cher petit André. Il s'ennuyait dans ce grand Paris, et dans cette maison de santé où chacun, occupé de soi, n'a pas de temps à donner à un petit enfant. Je l'ai ressaisi avec joie; il a de la peine à se remettre à ses petites études, mais en revanche, il cause, il jase, il raconte; je le laisse dire, mais je serais désolée que mon père entendit ces récits, car il me semble qu'il y aurait là des choses qui lui feraient de la peine. Et, entre nous, l'absence de ma belle-mère qu'il aime, les dépenses dont cette absence est cause, quelques contrariétés à propos de son malheureux journal, lui donnent déjà assez de soucis. Est-ce le bon Dieu qui vient à lui par la voie de la croix?... Priez bien pour nous,

je vous en supplie, ma chère et fidèle amie, nous en avons tous grand besoin, le père, la mère et les enfants.

Je vous embrasse comme je vous aime, chère Élise, et c'est du fond du cœur.

FABIENNE.

MARTHE A SA MÈRE.

Paris, Novembre 18...

Tu me grondes sévèrement, petite mère, parce que je me prolonge à Paris; je te l'ai dit, j'y finirai l'année, et nous ne serons pas ruinés pour cela; je ferai toutes les économies possibles sur le ménage pour rattraper mes folies! tu verras. Tu me grondes aussi (car tu es en veine) parce que j'ai laissé partir André, mais il s'ennuyait, se déplaçait, demandait sans cesse après sa Fabienne, et j'ai cru bien faire de le confier à une amie qui l'a ramené vers ses chers pénates, comme dirait mon mari. Je n'ai pas besoin, crois-le, de la sauve-garde d'un enfant. Adieu, mère, ne me fais plus de sermons; va, revenue à C..., je m'ennuierai assez pour expier mon désœuvrement et mes plaisirs de Paris; si tu savais comme je redoute maintenant la vie bourgeoise, la vie de province, tu me plaindrais au lieu de me gronder,

Adieu, ta fille qui t'embrasse,

MARTHE.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

DÉGUISEMENT

CHARADE EN ACTION

PERSONNAGES

LA MÈRE GRÉGOIRE, vieille paysanne dans la misère.

ANNETTE, sa fille.

JACQUES, son fils, soldat.

LA BARONNE ARTHUR DE LA ROCHE.

LA FÉE DU PLAISIR.

LA FÉE DU FOYER.

UN ANGLAIS.

PREMIÈRE SYLLABE.

LA MÈRE GRÉGOIRE, tricotant.

Allons, dépêchons! De pauvres gens comme nous doivent travailler dans leurs vieux jours comme dans leur jeunesse, s'ils ne veulent pas mourir de faim... Ah! si j'avais encore mes bons yeux de vingt ans, je broderais de beaux ouvrages mieux payés que ce grossier tricot, et nous ne serions pas ainsi dans la misère... Mais, enfin! Que la volonté de Dieu soit faite! Si seulement je pou-

vais revoir mon pauvre cher Jacques, qui est au service, et que je n'ai pas embrassé depuis tantôt sept ans, je ne me plaindrais pas. — Mais voici ma fille Annette... Comme elle a l'air joyeux !...

ANNETTE, *tenant une lettre.*

Je vous apporte du bonheur, ma mère ! Une lettre de mon frère Jacques...

LA MÈRE GRÉGOIRE.

Une lettre de Jacques ! Donne, donne vite, ma fille ! (*Elle la lui rend.*) La joie me rend folle... J'oubliais que je n'ai jamais su lire. Mais, toi, qui es une savante, Annette, déchire vite l'enveloppe et lis...

ANNETTE, *lisant.*

« Chère mère,

» Je mets la main à la plume pour vous donner de mes nouvelles et pour en recevoir des vôtres. Pour quant à moi, je me porte bien, et je désire que la présente vous trouve de même qu'elle me quitte...

LA MÈRE GRÉGOIRE, *interrompant.*

Pauvre cher enfant ! Il dit ça toutes les fois qu'il écrit !... Faut-il qu'il en ait, une mémoire !

ANNETTE, *continuant.*

« Je vous dirai que j'ai fini mon temps, et que je ne serais pas fâché de retourner au pays ; mais je vous dirai que vous ayant envoyé toutes mes petites économies, je n'ai pas un pauvre chétif sou pour faire le voyage. — Si c'était un effet de votre bonté, de m'envoyer une pièce de trois francs, je vous en serais fort obligé ; mais comme je sais votre misère, ça vous plairait peut-être davantage que je reste au service et que je vous donne l'argent de mon rengagement. — Je vous dirai que ce n'est pas mon goût, et que j'aimerais bien mieux revenir chez nous... Mais, pour ça, me faudrait absolument une pièce de trois francs. — Puis, c'est pas encore tout : vous savez que je ne suis pas un *fainiant*, et, si je retourne au village, j'y veux gagner ma vie et reprendre mon ancien état de menuisier ; or donc, il me faudra des outils, une petite boutique, et, par conséquent, deux cents francs environ pour m'établir. Si vous pouvez, chère mère, m'avoir c'te somme, faites-moi réponse de suite, et j'arrive. — Si vous ne le pouvez pas, et que je ne reçoive pas de lettre d'ici à deux jours, je me rengagerai.

» Je vous dirai, de plus, que nous sommes pour le moment en garnison au Mans ; c'est une belle ville, qu'est fertile en troupiers, en poulardes et autres comestibles.

» Surtout, n'oubliez pas la pièce de trois francs, puis encore l'autre argent, qui m'aidera à en gagner beaucoup pour vous et pour mes frères et sœurs.

» Adieu, ma chère maman, je vous fais toutes mes amitiés, et suis, pour la vie,

» Votre fils,

» JACQUES GRÉGOIRE, soldat au 48^e de ligne. »

LA MÈRE GRÉGOIRE, *pleurant.*

En voilà un enfant ! Pour l'esprit et pour l'âme, il n'y a jamais eu son pareil... Et dire qu'il lui faudra rester là-bas, faute d'un peu d'argent !

ANNETTE.

Il ne vous reste donc plus rien à vendre, pauvre maman ?

LA MÈRE GRÉGOIRE.

Plus rien, mon enfant ! Notre chaumière, notre petit champ, ma croix d'or, tout y a passé. — J'ai bien encore, il est vrai, le dé d'argent que mon pauvre défunt Grégoire m'avait donné le jour de mes nocces ; mais je ne puis le vendre, car le cher homme, en mourant, m'a fait promettre de le garder toujours !... (*Elle pleure.*)

ANNETTE.

Il n'y a, dans tout le pays, que madame la baronne qui pourrait secourir mon frère ; elle est si riche !

LA MÈRE GRÉGOIRE.

Ça ne suffit pas la richesse, ma fille... Il faut aussi la bonté, et madame la baronne s'occupe bien plus de ses amusements et de ses affluents que des pauvres gens, dont elle se soucie comme d'un fêtu. — Non, ben sûr que je n'irai pas la tourmenter, surtout en ce temps de carnaval et de plaisirs ; je crois, ma foi, que je serais bien reçue...

ANNETTE.

Pourtant, ma mère, il s'agit de mon frère ; voulez-vous donc rester encore sept ans sans le revoir ?

LA MÈRE GRÉGOIRE.

Ah ! pauvre cher enfant du bon Dieu ! Ça serait trop dur vraiment pour ta vieille mère... Aussi, adienne que pourra, mais à l'heure même, je vais parler à monsieur le baron Arthur, car entre nous, Annette, je le crois meilleur au pauvre monde que madame son épouse... (*Elles sortent.*)

DEUXIÈME SYLLABE

(La scène représente le salon du château de la Roche.)

LA BARONNE, *seule, avec humeur.*

Décidément, il n'y a rien de tel qu'un mari pour avoir des idées absurdes... Voilà le baron, qui sait que depuis quinze jours je ne rêve qu'au bal travesti que donne ce soir la marquise de B***, et qui vient me dire : « Ma chère amie, une pauvre femme des environs, la mère Grégoire, a grand

besoin que son fils le soldat, qui a fini son temps, revienne près d'elle pour l'aider à vivre; mais afin qu'il puisse s'établir, il lui faudrait au moins deux cents francs; je vous en donnerai deux cent cinquante que vous porterez à ces braves gens, si vous voulez consentir à renoncer au bal costumé de la marquise de B***. Vous n'avez qu'une heure pour réfléchir, car si le soldat Jacques ne reçoit pas de réponse demain, il se rengagera, et sa pauvre mère restera encore seule et sans soutien. Songez-y. » — En vérité, ce pauvre Arthur se rend part trop original... Que dois-je faire?... (On entend dans la pièce voisine une armoire se fermer avec fracas, et une voix d'homme qui crie :)

Où sont donc mes chaussettes? Je n'en trouve plus une seule paire dans mon armoire...

LA BARONNE, *sèchement*.

Elles sont au raccommodage, je présume...

LE BARON, *entr'ouvrant la porte*.

Et qu'est-ce qu'elles y font? Est-ce qu'elles attendent que je les raccommode?...

LA BARONNE, *ironiquement*.

Peut-être... Libre à vous... (Le baron furieux referme la porte.)

LA BARONNE, *seule*.

Tous les jours, les mêmes litanies!... Le linge n'est pas soigné, le café est mauvais, l'enfant est abandonné; désordre, coulage, etc... Heureusement je suis habituée à ces tirades...

LA FÉE DU FOYER, *apparaît et s'approche de la baronne, lui touche le front et dit*;

D'où vient que l'ennui, le mécontentement sont gravés sur un front aussi jeune? Serait-ce parce qu'il se courbe plus souvent sous le poids des diamants et des fleurs que sur le berceau de ton premier né?... Pourquoi ce pli amer sur ces lèvres qui ne devraient connaître que le sourire? Est-ce parce qu'elles s'ouvrent aux paroles dures et frivoles, et qu'elles se ferment au doux langage de l'épouse et de la mère?...

LA BARONNE.

Qui êtes-vous donc, madame, pour me parler ainsi?

LA FÉE.

Je suis la fée du Foyer, et je viens m'asseoir près de toi pour essayer de détruire l'influence maudite qu'y exerce mon ennemie la fée du Plaisir; je viens pour t'offrir ce qui manque à ta vie, l'esprit de famille et de charité, la simplicité, la modestie, ces saintes gardiennes des joies domestiques...

LA BARONNE.

Tout cela est très-beau, mais bien difficile quand on a, comme moi, un mari ennuyeux, qui se plaint toujours...

LA FÉE.

N'a-t-il pas quelque bonne raison pour cela? Es-tu la femme qu'il avait rêvée? Es-tu pour lui ne compagne aimable et dévouée? Es-tu le repos

de ses labeurs, l'associée de ses joies, le rayon de ses jours sombres? Aujourd'hui encore, il a voulu éprouver ton cœur en te proposant d'échanger une nuit de vains plaisirs contre le bonheur d'une famille entière... Que vas-tu lui répondre?

LA BARONNE.

Je ne sais... Mon costume de bergère Watteau est si délicieux!...

LA FÉE.

Sécher les larmes de ceux qui souffrent est plus délicieux encore... Va, crois-moi... Laisse là ton costume et tes fleurs; sois la consolation et le secours de la pauvre mère Grégoire, et je te promets des jouissances si douces et si vraies, qu'elles effaceront jusqu'au souvenir des bals les plus brillants, des parures les plus charmantes...

LA BARONNE.

Malgré moi, je vous crois, aimable fée du Foyer... Vos paroles m'ont fait du bien; elles me semblent une promesse de ce bonheur véritable que je n'ai jamais connu; aussi, je suivrai vos conseils, je sacrifierai ce bal et, tout à l'heure, je porterai moi-même les deux cent cinquante francs à la mère Grégoire.

LA FÉE.

Que ton foyer soit béni, ma fille! Puisse ma cruelle ennemie en être bannie à jamais!... (Elle disparaît.)

LA BARONNE, *seule*.

Comme je me sens émue et disposée à devenir meilleure! Il me tarde d'être chez la mère Grégoire... Mais qui vient là?...

LA FÉE DU PLAISIR, *entre magnifiquement parée*.

Eh bien! belle enfant, pourquoi ce grave visage et cette calme attitude à l'approche d'une fête? où sont donc ce costume Watteau, ces rubans bleu ciel et rose tendre, ces guirlandes parfumées, ces diamants moins brillants que vos yeux?

LA BARONNE, *désignant une porte*.

Tout est là, dans mon cabinet de toilette...

LA FÉE.

De quel ton tranquille, indifférent, vous dites cela!... On croirait vraiment que ma plus mortelle ennemie a passé ici.

LA BARONNE.

Est-ce de la douce fée du Foyer que vous voulez parler? Je l'ai vue en effet, je l'ai écoutée avec bonheur, et je suis décidée à lui obéir... Mais vous même, madame, qui donc êtes-vous?

LA FÉE.

Je suis la Fée du Plaisir, et je n'entends pas que cette vieille radoteuse vous fasse ainsi perdre l'esprit... Je connais vos projets de sacrifice et le folle charité; mais, en vérité, baronne, y pensez-vous? Renoncer à la plus joyeuse de nos fêtes d'hiver, priver la marquise de sa plus gracieuse invitée, priver nos élégants de leur meilleure

danseuse, cela, serait trop cruel, et vous ne le ferez pas.

LA BARONNE, ébranlée.

Cependant j'ai promis...

LA FÉE.

Et qu'importe?... Songez à ce brillant salon, à ces lustres étincelants, à ces costumes riches et coquets, à ces valse entraînantes où vous paraîtrez belle entre les plus belles ! Songez à cette ivresse, à ces succès qui vous attendent, à ces rivaux humiliés qui vous jetteront des regards d'envie ! Allons, charmante reine du bal ; reprenez votre sceptre, gracieuse bergère Watteau, cherchez votre houlette, et dites-moi : A ce soir !

LA BARONNE.

A ce soir, belle Fée du Plaisir ! Vous m'avez séduite !... (La Fée sort.)

LA BARONNE, seule.

Oui, certes, elle a raison ; et j'irai à ce bal, que me font, après tout, cette mère Grégoire et son Jacques que je connais à peine?... Tandis que la danse, la parure, les triomphes, tout cela pour moi est la vie et je veux vivre ! Je cours prévenir le baron, qui dira ce qu'il voudra ; mais j'entends agir à ma guise. (Elle sort.)

TROISIÈME SYLLABE.

La scène représente une gare de chemin de fer ; à droite le buffet, à gauche la salle des bagages où se tient debout un soldat dans une attitude découragée, un petit paquet à la main.

LE SOLDAT.

Je n'ai pas reçu de réponse de ma mère, et pourtant je ne puis me décider à me rengager ; j'ai le mal du pays, et pas une pauvre pièce de monnaie pour faire ce voyage... Au moins, je veux rester dans cette gare comme si j'attendais le train qui mène à mon village ; je ne gêne personne, et je me trouve moins malheureux ici que partout ailleurs... (S'effaçant sur un banc.) Ah ! bonne mère Grégoire, que ton fils est donc à plaindre !... Quel est donc le farceur qui a dit que l'or est une chimère?...

UN ANGLAIS passe et dit à Jacques :

Hé ! soldat... Vous être un voyageur, je crois... Vous pouvoir probablement m'enseigner le buffet. Moi avoir une faim terrible... Moi vouloir avaler tout de suite une bonne petite déjeuner.

LE SOLDAT, désignant le buffet.

C'est ici, mylord.

L'ANGLAIS.

Ohé... Vous êtes une honnête garçon ; merci ! (Il fait quelques pas et s'assied devant une table sur laquelle se trouvent divers aliments.)

L'ANGLAIS.

Ohé ! Il n'y a donc personne dans cette drôle de buffet... Alors, moi servir moi, manger tout et payer après. (Il entasse gâteaux, fruits, etc., sur son assiette et remplit son verre jusqu'au bord. — Le soldat le regarde d'un œil envieux et murmure :)

Est-il heureux ce coco-là !

L'ANGLAIS, qui a entendu et qui se retourne indigné.

Qui ? Coco ?... Moâ, Coco ! Coco ! Moâ !... Oh ! Oh !... (Il lance au soldat des regards furieux, et tire de sa poche un petit dictionnaire qu'il feuillette en répétant :) Moâ Coco ! Moâ Coco !... Moâ !... (Il met le doigt sur le mot Coco.) Coco... Noix de palmier, fruit délicieux ! (Il est confus, très-flatté et change de ton avec le soldat.) Oh ! Oh ! fruit délicieux !... Moâ, Moâ !... Oh !... Merci, brave militaire, Merci ! Vous être une très-digne garçon... Vous être véritablement excellent... Moi vouloir absolument faire plaisir à vous...

LE SOLDAT.

Merci, milord, vous êtes trop bon.

L'ANGLAIS.

Non, pas trop bon, mais juste... Vous attendre quoi ici, jeune Franaise ? Le train, sans doute ?

LE SOLDAT.

Je n'attends rien, milord ; je m'ennuie, et je suis triste parce que je voudrais retourner dans mon pays ; mais du MANS, en Bourgogne, la route est longue, et je n'ai pas le sou.

L'ANGLAIS.

Ohé... Oh... Cela ne fait rien du tout... Moi riche, moi payer le voyage à vous.

LE SOLDAT.

En vérité, milord, jamais je n'oserai accepter...

L'ANGLAIS.

Si, si... vous pauvre, moi voir ça tout de suite, mais très-poli, très-aimable. (Avec complaisance.) Moâ, fruit délicieux, oh !... Jé veux donner contentement à vous, excellente garçon... Voilà vingt guinées pour aller en Bourgogne... (Il vide son porte-monnaie dans les mains du soldat.)

LE SOLDAT.

Ah ! milord, milord, quelle bonté ! Vous nous sauvez la vie, à ma vieille mère et à moi ! Mais c'est trop, beaucoup trop... Jamais je n'ai vu tant d'or à la fois...

L'ANGLAIS.

Céla fait tout simplement un peu plus de cinq cents francs... Il n'y a pas de quoi avoir tant d'émotionnement... Allons, brave militaire, le train va partir, prenez vite votre billet. (Il lui serre la main.) Jé souhaite à vous une bonne voyage !...

LE SOLDAT, s'essuyant les yeux.

Milord, s'il vous fallait jamais la vie d'un homme pour sauver la vôtre, souvenez-vous de Jacques Grégoire !...

L'ANGLAIS.

C'est bon... C'est bon... Vous autres Francheais vous faites des pleurnichements pour tout. (Ils sortent.)

MOT ENTIER.

(Le salon du château de la Roche. — Parures et rubans épars ça et là.)

LA BARONNE, seule vêtue négligemment.

Quelle lassitude! quel mortel ennui! quels remords j'éprouve! La voilà donc écoulée cette nuit de plaisir dont il ne me reste rien que des fleurs fanées, des parures flétries et cette cruelle pensée des larmes de la mère Grégoire, des longs regrets de son fils!... Ah! Fée du Plaisir, pourquoi ai-je écouté ton langage perfide et trompeur?... Pour quoi, blanche Fée du Foyer, vous ai-je désobéi?... Je ne peux plus vivre ainsi, et dussé-je entendre la malédiction de la mère de Jacques, je veux la voir, je veux la faire venir ici... Qui sait, mon Dieu! s'il était temps encore... (Elle sort un instant et rentre presque aussitôt; elle s'assied et reste silencieuse, le front dans les mains. — Tout à coup paraît la mère Grégoire.)

LA MÈRE GRÉGOIRE.

Votre servante, madame la baronne.

LA BARONNE.

Ma pauvre mère Grégoire, je sais quelles sont vos peines, et je serais bien heureuse de pouvoir les adoucir...

LA MÈRE GRÉGOIRE.

Il est trop tard maintenant, madame la baronne; si c'eût été hier, je ne dis pas, mais aujourd'hui tout est fini! (Elle pleure.)

LA BARONNE.

Oh! mon Dieu, mon Dieu!... Mais j'entends

des pas... Qui est-ce donc?... (La porte s'ouvre, et Jacques le soldat tombe dans les bras de sa mère.)

JACQUES.

Enfin, enfin, mère, nous voilà réunis!

LA MÈRE GRÉGOIRE.

Mon enfant, mon Jacques, est-ce bien toi?...

JACQUES.

Où, bonne mère, c'est moi qui reviens pour ne plus vous quitter et cela grâce à un bon monsieur qui a voulu absolument me donner cinq cents francs, tant il était content que je l'eusse appe Coco...

LA MÈRE GRÉGOIRE.

Qu'est-ce que tu dis donc?...

JACQUES.

Vous ne comprenez pas, je vois ça... Le fait est que c'est une drôle d'histoire, que je vous raconterai plus tard. — Pour le moment, suffit de savoir que nous voilà tous riches et heureux... (Se tournant vers la baronne:) Faites excuse, madame, si je prends la liberté d'entrer comme ça chez vous; mais en arrivant, ma sœur Annette m'a dit que la mère était au château, et je n'ai pas pu attendre qu'elle soit revenue pour l'embrasser...

LA BARONNE.

Vous avez bien fait, monsieur Jacques; le spectacle de votre bonheur est la plus douce joie de ma vie... Hélas! Pourquoi n'ai-je pas su en être l'instrument!...

LA FÉE DU FOYER, apparaissant soudain.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire, ma fille. Tu sais maintenant quelle différence existe entre les joies du monde et les joies du foyer... Ne l'oublie plus! Brûle ces DÉGUISEMENTS et ces parures qui ont fait ton malheur; continue l'œuvre du bienfaiteur de Jacques, sois l'ange secourable de cette contrée, et tu seras enfin heureuse!

TOUS, s'écrient:

Vive la Fée du Foyer!

L'ÉTOILE FILANTE

(FIN.)

Trois jours après, Éliane reçut, non pas une réponse de Juliette, mais une lettre de madame Chervis. Elle l'ouvrit avec un léger battement de cœur, car elle savait que cette vénérable femme n'avait guère l'habitude d'écrire, et qu'il fallait

une circonstance bien solennelle pour la déterminer à entrer en correspondance avec ses meilleurs amis.

« Ma chère enfant, disait la bonne dame, nous avons lu votre lettre en famille, et nous sommes

tous bien sensibles à ce que vous nous mandez d'aimable et d'affectueux. Juliette vous fera réponse sous peu de jours ; en attendant, je prends la plume, à la prière de mon fils, pour vous entretenir de choses sérieuses. Vous savez, ma bonne Hélène, que nous désirions tous vous marier à Maxime, encore que vous soyez sans fortune ; mais vous n'avez pas cru que le pauvre enfant pouvait vous rendre heureuse, et vous êtes sur le point de conclure un autre mariage ; ce serait donc battre l'eau que de vous faire de nouvelles instances, et il faut que je cherche ailleurs, si je veux pourvoir mon fils. Notre cousine Nicol nous parle, dans toutes ses lettres, de mademoiselle Geneviève Berlier, la fille du régisseur du domaine de Verbois, et elle en fait un si grand éloge que je serais charmée que mon bon Maxime l'épousât, d'autant qu'elle est riche, et que la fortune est chose utile dans un ménage. Quand il n'y a pas de grain au colombier, les pigeons se battent, dit le proverbe. La cousine Nicol assure que M. Berlier accueillera la recherche de mon fils ; mais celui-ci ne veut point poursuivre la demoiselle en mariage avant que je vous aie prévenue, quoiqu'il n'y ait entre vous aucun engagement. Veuillez donc me répondre courrier par courrier, car, après avoir fait pressentir le père Berlier sur ce mariage, il ne serait pas poli d'avoir maintenant l'air d'hésiter. Puis je tiens à ne pas manquer l'occasion qui est excellente. En attendant donc de vos nouvelles, je vous souhaite, très-chère enfant, toutes les prospérités que vous pouvez désirer.

» CLAUDINE LEBEAU, femme CHERVIS. »

Un nuage se répandit sur le front d'Éliane pendant qu'elle lisait cette lettre, et une rougeur brûlante couvrit ses joues. Elle s'attendait si peu à recevoir une semblable nouvelle. Quoi ! Maxime allait se marier, ce même Maxime qui, trois mois auparavant... « O inconstance du cœur humain, qui ne peut se fixer qu'en Dieu ! » a dit le pieux auteur de *l'Imitation*. Mais la jeune fille ne songeait guère à prier et à lire *l'Imitation* ; elle restait là, surprise, choquée et humiliée, froissant la lettre dans sa main et pleurant presque de dépit, car chaque ligne, chaque mot lui prouvait que madame Chervis souhaitait ardemment de marier son fils à Geneviève. Ainsi une femme de cœur et de grand sens préférerait à cette charmante Éliane, si heureusement douée, une petite ménagère ignorante, qui n'était même point jolie. Oh ! choquant ! se disait la belle orgueilleuse. Séance tenante elle écrivit à madame Chervis que Maxime était parfaitement libre d'épouser qui bon lui semblerait, et qu'elle le félicitait d'avoir aussi bien rencontré. Cependant elle se sentit triste et inquiète lorsqu'elle eut envoyé sa lettre à la poste. Si M. de Thise ne revenait pas, si le marquis n'accordait point son consentement, si elle devait s'en aller d'Amagny comme elle y était venue, que ferait-elle ensuite ? Jusqu'alors la pensée de quitter son père et sa famille, pour chercher un emploi pé-

nible, ne l'avait guère effrayée, car enfin Max était là, prêt à l'épouser dès qu'elle le voudrait bien ; mais quand il serait marié?...

VIII

Quinze jours s'étaient écoulés depuis le départ de Lionel, et Éliane trouvait le temps bien long. Madame d'Amagny riait de ses craintes, et lui disait gaiement : « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, » mais, en parlant ainsi, elle montrait plus d'assurance qu'elle n'en avait réellement. Lorsque cette légère et peu clairvoyante baronne avait raconté à son mari ce que Lionel lui avait confié avant de partir, M. d'Amagny s'était mis à secouer la tête, en disant qu'elle se trompait, qu'elle avait mal compris, que, si M. de Thise souhaitait d'épouser une des deux cousines, ce n'était pas Éliane, à coup sûr, et qu'il fallait se garder de faire allusion à ces choses, en présence des jeunes filles. Le conseil arrivait trop tard, mais il était bon, et madame d'Amagny regrettait sincèrement de n'avoir pas su se taire. Toutefois, sa confiance n'était que légèrement ébranlée, et elle croyait encore que les espérances qu'elle avait fait concevoir à sa chère Éliane se réaliseraient tôt ou tard.

Ce fut le père d'Hélène, M. Revel jeune, qui la détrompa. Il arriva au château un beau matin, quand on l'attendait le moins. Mais si son arrivée surprit tout le monde, elle n'inquiéta personne ; on devina bien à première vue qu'il n'était rien survenu de fâcheux, au contraire ; il avait un air guilleret et réjouit qui faisait plaisir à voir.

Les maîtres du logis l'accueillirent avec une aimable cordialité, Éliane avec une reconnaissante affection, et Hélène avec une joie tendre et expansive. Pour lui, quand il eut échangé les premiers compliments, il embrassa sa fille trois ou quatre fois, la fit asseoir à ses côtés, et parut si heureux de la revoir que M. d'Amagny lui dit en soupirant :

« Vous voulez nous enlever cette chère enfant, je le devine. »

— Il le faut bien, répliqua-t-il, de plus en plus joyeux ; nous allons la marier. »

Hélène fit un geste de surprise, presque d'effroi :

« Oh ! papa, dit-elle, vous aviez promis de me laisser sur ce point une liberté entière. »

— Oui, vraiment, mademoiselle, vous en avez fait un bel usage, de cette liberté, lui répartit son père toujours jovial, et vous avez bien employé le temps que vous venez de passer à Amagny. Comment donc ! vous avez tourné la tête à un honnête jeune homme qui nous est arrivé à Paris, méconnaissable.

— Lionel de Thise ! s'écria le baron.

— Justement, Lionel de Thise. Tu vois, ma fille, je ne l'ai pas fait dire à ton oncle, et je ne t'accuse point de tort. »

M. d'Amagny, tout joyeux, se frottait les mains.

— Ah! c'est à Lionel que vous allez la marier. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, je me doutais que les choses en arriveraient là.

— Mais, mon cousin, dit la baronne en jetant un regard sur Eliane qui pâlisait d'une manière effrayante, êtes-vous bien certain?...

— Que le comte de Thise voudrait épouser ma fille? interrompit M. Revel en riant. Ma foi, si j'en suis sûr à cette heure, j'en ai douté lorsque le jeune homme est arrivé à Paris; nous ne nous entendions pas du tout. Quelle comédie avez-vous donc joué dans ce château? Vous avez dit à vos amis que ma chère Hélène n'avait pas le sou.

— Non, mon cousin, ce sont nos amis qui ont pris le change.

— Ne vous disais-je pas que ceci pouvait avoir des inconvénients? s'écria M. d'Amagny.

— Tout est bien qui finit bien, répartit M. Revel; mais nous avons joué gros jeu. Figurez-vous que le marquis de Thise et moi nous avions résolu, sans en rien dire à personne, de marier Hélène à Lionel. Celui-ci était dans ce pays depuis plusieurs semaines, lorsque son père lui fit connaître ses intentions. Voilà notre jeune homme désolé; il croyait qu'il s'agissait de... »

Ici M. Revel s'arrêta brusquement, et regarda sa nièce d'un air confus et chagrin.

« Pardon, Eliane, ma très-chère enfant, lui dit-il, je suis bien fâché, j'oubliais dans un premier moment d'expansion... Parlons d'autre chose, Hélène et moi, nous nous expliquerons plus tard... »

— Non, mon oncle, répliqua la jeune fille en s'efforçant d'affermir sa voix qui tremblait, dites nous tout, je vous prie. Pourquoi ma présence vous gênerait-elle? Ne suis-je pas de la famille? J'aime Hélène comme si elle était ma sœur et ceci m'intéresse presque autant qu'elle... M. de Thise croyait donc que j'étais l'héritière qu'on voulait lui faire épouser, et il est allé dire à son père que ce qu'il redoutait le plus au monde c'était de contracter un semblable mariage.

— Pas du tout, n'exagère point, ma bonne Eliane, il a dit seulement qu'il aimait une jeune fille aussi vertueuse qu'elle était pauvre...

— Cher père, je vous en prie, murmura Hélène en rougissant.

— Bon, bon, je n'en dirai pas davantage; aussi bien il ne serait point séant de te répéter en face, l'éloge que Lionel fit de toi à son père. Mais celui-ci n'y voulait point entendre, et jetait feu et flammes. N'osant m'apprendre lui-même qu'il fallait renoncer à notre projet, il m'envoya le eune homme. Aux premiers mots que celui-ci me dit, je compris qu'il y avait un malentendu, et quand il me fit le portrait de la jeune fille qu'il aimait et de celle... Bref, je le questionnai longuement, et j'acquis la conviction que mon Hélène lui avait inspiré une affection aussi sérieuse que désintéressée.

— Je vois maintenant ce que M. Lionel voulait me dire, murmura la baronne à l'oreille d'Eliane. Ma pauvre enfant, dans quelle erreur j'étais tombée, combien je regrette de t'avoir donné d'aussi fausses espérances.

— Je saurai les oublier, et faire en sorte que personne ne s'aperçoive que je les ai nourries pendant quinze jours, répondit la jeune fille sur le même ton. Mais je vous en prie, bonne tante, soutenez mon courage, aidez-moi à cacher la blessure que mon amour-propre a reçue.

— Eh bien, mademoiselle, disait pendant ce temps M. Revel à sa fille, croirez-vous encore que ceux qui demandent votre main ne songent qu'à votre fortune; serez-vous toujours aussi défiante; ne vous rendrez-vous point à l'évidence? Mais tu ne réponds pas et comme te voilà sérieuse! Ma chère enfant, si ce mariage ne t'agréé point, il n'en sera plus question. Liberté entière: je te l'ai promis; chose promise, chose due. »

La jeune fille sourit, rougit encore, s'appuya sur l'épaule de son père, et lui dit très-bas quelques mots qui parurent le transporter de joie.

« Vraiment? s'écria-t-il. Pas d'obstacles alors? C'est le marquis de Thise qui sera content: je veux lui écrire aujourd'hui même. »

Ce que la fière Eliane souffrait, pendant que le père et la fille causaient ainsi avec effusion, il est facile de le comprendre. Aussi elle se leva et sortit bien vite lorsque madame d'Amagny, qui avait pitié de son trouble, fit observer qu'il était temps d'aller s'habiller pour le dîner. Comme elle montait dans sa chambre, sa tante l'appela et lui prit tristement la main.

« Chère enfant, lui dit-elle, voici une grande déception, et je commence à croire que nous aurons bien de la peine à te trouver un mari digne de toi.

— Il est tout trouvé, ma tante, répondit Eliane en soupirant; j'épouserai Maxime.

— M. Chervis! Mais il va se marier. »

Eliane fit une moue dédaigneuse.

« Oh! dit-elle, ce n'est pas cela qui m'inquiète; sa mère voudrait effectivement lui faire épouser une petite villageoise, la fille d'un intendant, d'un régisseur, mais vous comprenez, bonne tante, qu'entre cette demoiselle et moi, Max ne saurait hésiter.

— C'est vrai; toutefois il n'y a pas de temps à perdre.

— Vous avez raison, j'écirai ce soir à ma belle-mère... ou plutôt je vais écrire à l'instant même, je ne tiens pas à faire grande toilette aujourd'hui; d'ailleurs nous serons en famille. »

Eliane composa sa lettre à la hâte, la glissa dans son corsage, et descendit à la salle à manger où tous les convives étaient déjà réunis. L'orgueilleuse jeune fille parvint à faire bonne contenance, elle prit part à la conversation, félicita sa cousine et rit un peu du bout des dents.

« A propos, lui dit tout à coup M. Revel,

j'ai vu ces jours-ci un de tes compatriotes, je pourrais presque l'appeler un de tes parents : M. Max Chervis.

— Maxime ? fit Eliane surprise. Est-ce qu'il est à Paris ?

— Mais oui, il est venu sur l'invitation du baron de Vertbois, un oncle de Lionel.

— Comment, Maxime connaît M. de Vertbois ?

— Pas précisément, mais il va épouser sa filleule, mademoiselle Geneviève Berlier, tu dois savoir cela. Or le père Berlier a amené la jeune fille à Paris pour y faire des emplettes, et pour annoncer le mariage au baron. Celui-ci, qui aime beaucoup cette enfant, l'a comblée de cadeaux et a manifesté le désir de voir son fiancé. Maxime est venu, M. de Vertbois l'a trouvé fort bien, et veut lui faire obtenir un emploi lucratif au Ministère des finances. Avec un tel protecteur, le jeune homme ira loin, d'autant plus qu'il est instruit et intelligent. Je l'ai rencontré plusieurs fois chez le baron, j'ai vu aussi mademoiselle Geneviève ; elle est charmante, elle n'a point une beauté remarquable, mais que de grâce, de fraîcheur et de gentillesse ! M. Maxime en est fort épris, il me l'a dit lui-même ; il l'épousait par obéissance, pour faire plaisir à sa mère, et peu à peu il s'est attaché à cette aimable enfant. »

Pendant que M. Revel parlait ainsi, Eliane rougissait et pâlisait tour à tour, sa main crispée déchirait la lettre qu'elle venait d'écrire et ses yeux se remplissaient de larmes. Elle essaya bien encore de cacher son émotion ; mais, malgré tout son courage et la fierté qu'elle appelait à son aide, il lui fut impossible de soutenir plus longtemps la conversation. Heureusement l'on en était au dessert, madame d'Amagny, qui devinait les souffrances de sa chère nièce, quitta la table un peu brusquement sous prétexte qu'elle était fatiguée de rester assise.

Toute la famille passa au salon, Hélène joua du piano à la demande de son père et de son oncle, et la baronne, laissant ces amateurs de musique se distraire à leur guise, vint auprès d'Eliane qui, debout devant le foyer, regardait mélancoliquement la flamme dévorer un papier qu'elle avait jeté dans l'âtre.

« Tu as brûlé la lettre que tu avais écrite à ta belle-mère ? lui dit madame d'Amagny d'un ton de regret.

— Que vouliez-vous que j'en fisse ? répliqua la jeune fille en souriant avec amertume. Fallait-il l'envoyer ? Dans l'état où sont les choses, c'eût été courir au-devant d'un refus, d'une humiliation certaine. »

La baronne garda le silence et Eliane continua :

« Je n'ai plus qu'à me résigner... à faire provision de courage. N'en ai-je pas besoin ? Tout m'échappe à la fois. Je présumais tant de moi, de mes talents, de mon esprit, de mes avantages... parlons franchement : de ma beauté, et voici que deux hommes, l'un qui m'aimait, l'autre qui me

croyait riche, me préférèrent des jeunes filles moins bien douées que moi sous plusieurs rapports. La simplicité, la modestie, la pitié aimable et sincère qui distinguent Hélène et Geneviève sont donc bien séduisantes, pour qu'elles aient pu charmer à ce point deux jeunes gens qui ne se ressemblent guère et n'ont pas les mêmes goûts. »

Elle s'arrêta encore, essuya une larme et reprit.

« Que j'aurais pu être heureuse, si j'avais su me contenter de la position dans laquelle la divine Providence m'avait placée ! Max m'aimait, cela est certain... Je n'eusse pas cru, il est vrai, qu'il m'oublierait si vite ; ajouta-t-elle avec un soupir.

— Ma chère enfant, lui dit la baronne désolée, que je voudrais donc pouvoir assurer ton avenir. Mais hélas ! quand on a une famille nombreuse et une fortune médiocre... Ah, si j'étais riche comme ton oncle Revel !

— Ne parlez pas ainsi, bonne tante, mon oncle a fait pour moi tout ce qu'il a pu. Il a de lourdes charges, vous savez.

— Mais Hélène qui t'aime tant, pourquoi n'irais-tu pas demeurer chez elle ?

— Chez elle, chez M. de Thise, dit Eliane dont les yeux noirs étincelèrent. Jamais ; y songez-vous, ma tante ? Non, non, je subirai ma destinée ; je serai institutrice aussi longtemps qu'il plaira au bon Dieu ; mais je ne resterai pas en France si c'est possible ; je connais très-bien la langue anglaise.

— Quoi ! tu voudrais aller en Angleterre ?

— En Angleterre, aux États-Unis, au Canada, aux Indes, en Australie, peu m'importe. »

Madame d'Amagny fit un geste de frayeur.

« Eliane, dit M. Revel en élevant la voix, est-ce que tu ne viendras pas nous chanter quelque chose ? Il y a si longtemps que je ne t'ai pas entendue. »

La baronne voulut répondre, mais la jeune fille lui serra doucement la main et, puisant dans son orgueil un courage qui ne se démentit plus, elle alla toute souriante s'asseoir au piano.

Ici le vieux chasseur se tut et s'essuya le front. Il avait parlé pendant bien des heures, et, quoiqu'il aimât à conter, il était aussi fatigué que s'il eut couru le lièvre.

« L'histoire est donc terminée ? lui dit je, mais que sont devenus tous nos personnages, Hélène et Lionel d'abord ?

— Ils sont mariés depuis près de dix mois, ils sont très-heureux et n'ont rien à désirer, pas même un héritier, car je me suis laissé dire que M. Revel jeune espère être parrain aux premières neiges,

— Et la pauvre belle Eliane, où est-elle à présent ? Le vieux chasseur hochait la tête et répondait avec un soupir.

— Où sont les étoiles filantes ?

MICHEL AUBRAY.

A QUI LES PINCETTES

C'ÉTAIT un fort petit salon, meublé à l'antique, non d'après les savantes règles de l'art, et les exigences d'un style, mais d'après les hasards qui s'étaient rencontrés dans l'espace de treize lustres presque achevés. L'œil d'un indifférent eût trouvé surannés ces rideaux, ce tapis, ces meubles, cette pendule, ces flambeaux; l'œil des amis se reposait sur l'ensemble comme sur un lac dont la surface n'a pas connu la tempête.

L'élégance moderne s'était, il est vrai, arrêtée au seuil de cette tranquille demeure; mais, en revanche, que de charmes n'en étaient point sortis! La maîtresse de céans, qui ne cachait point ses cheveux blancs et clair-semés, avait aussi gardé, entre les vieux meubles de ses parents, cette simplicité de manières, de parole et d'allures qui met à l'aise, et permet à la bonhomie d'entrer, de s'asseoir au milieu des visiteurs, de causer, d'être soi. Il était charmant le petit salon de mademoiselle Darfeuil lorsque ses amis et amies venaient s'y reposer un moment, non tel jour et à telle heure, mais tout bonnement lorsque, sur la foi du concierge, on savait qu'elle était là. On montait lentement les étages parce qu'il y en avait quatre; mais nous oublions vite la fatigue d'un moment, quand le moment qui suit nous plaît.

Comme tout était vieux entre ces murs, une vieille domestique, que l'on appelait Rose, non par analogie, mais par continuation, vous ouvrait d'un air accort. Point de suprême bon ton, elle ne s'en doutait pas; donc, elle avait l'air de vous connaître, souriait, faisait une petite révérence, et, pour peu que vous eussiez tardé, ne manquait pas de vous dire: — Il y a bien longtemps qu'on n'a vu monsieur — ou madame. — La bonne fille disait cela parce qu'elle le pensait. L'on était bien aise qu'il vint des visites parce que c'était une distraction pour la maîtresse; et pourtant, l'on rentrait dans sa cuisine et ne tirait d'autre profit de ces allées et venues que d'ouvrir et de fermer les portes.

La bonne fille avait vu, elle aussi, vieillir les meubles et jaunir les rideaux; et elle s'était tellement identifiée au contenu et au contenant que, pour elle, ce petit appartement, dont elle prenait grand soin, était bien réellement le *chez nous*, toujours si intéressant aux yeux des femmes amies du rangement et de la vie uniforme.

Rose n'avait qu'une faiblesse, c'était un esprit routinier à l'excès. Mademoiselle Darfeuil devait renoncer à toute innovation, fût-ce un perfectionnement incontestable. La borne était toujours là, sans qu'on pût la faire reculer d'une ligne. L'indulgente maîtresse ayant appris qu'il y a des taches dans le soleil, acceptait la borne et en même temps ce que son immutabilité procurait d'excellent: un diner cuit à point, un café d'un arôme exquis, et cent autres choses avantageuses, dues à l'habitude de bien faire dont Rose ne se départait point.

Il y avait quelque chose que Rose détestait; c'était une nouvelle figure. Les nouvelles figures la jetaient incontinent dans un état nerveux, capable de lui faire manquer l'omelette de mademoiselle! Il en venait rarement et c'était encore trop. Le débutant s'en apercevait pour peu qu'il eût l'œil fin; on lui ouvrait la porte sans sourire, sans révérence, sans lever les yeux; on l'introduisait d'un air ennuyé, comme on ferait d'un colis qui saurait marcher.

La maîtresse ne disait rien, tant c'eût été inutile. Et puis, pensait-elle, il faut se contenter de ce qu'on a, et consentir à ne pas tout avoir.

Au moment où nous la regardons, cette bonne mademoiselle Darfeuil, elle est assise devant sa table à ouvrage, et achève patiemment un carré de fin tricot devant former, avec quatre-vingt-dix-neuf autres, un couvre-pied. Il y a plusieurs années que ce bel ouvrage est commencé; mademoiselle Darfeuil aime les œuvres de longue haleine, sa constance est à toute épreuve, voyez comme elle travaille également et paisiblement?

De temps à autre, cependant, elle s'empare de ses pincettes, que personne ne lui dispute, et tisonne en se pénétrant de tout ce qu'on a pensé et écrit en faveur des tisons... Mais pourquoi donc personne ne lui dispute-t-il les pincettes? On a lieu de s'en étonner quand on analyse cette aimable figure de vieille, cette mise un peu antique mais de bon goût, ce regard franc, ce bon sourire, ce modeste salon, aux teintes douteuses, mais aussi soigné que le boudoir d'une petite maîtresse. On s'étonne encore plus si l'on vient à connaître cette âme sans malice, sans jalousie et sans aigreur.

Elle a mis dans son isolement ce qu'il faut pour en adoucir l'amertume; Dieu, les pauvres et l'amitié; néanmoins, il lui arrive parfois de se

demandar à elle-même pourquoi, à aucune heure de sa longue existence, nul ami ne s'est assis à son foyer tranquille, pour plus d'une soirée ? Elle ne s'en rend pas bien compte, car vraiment elle aurait pu se marier comme une autre. Sa mère qu'elle a eu le bonheur de conserver longtemps lui a fait plusieurs fois des propositions raisonnables que la jeune fille repoussait invariablement. Quelles étaient ses raisons ? Elle seule aurait pu répondre, et ne répondait pas. Écoutons-là ; on dit tout aux tisons parce qu'ils ne répètent rien, et se consomment à nos pieds à mesure que se font les confidences.

La bonne Emilienne sourit à sa flamme, non que la flamme soit son unique amie, mais elle seule est témoin du regret qu'elle jette au passé, et des innocents châteaux en Espagne qu'elle construit encore tout en tricotant ; le tricot, c'est un excellent terrain pour les constructions de ce genre.

En ce moment de la soirée, le feu brille de ce vif éclat qui ne doit pas durer ; cet éclat lui rappelle l'enthousiasme secret de ses années de jeunesse, l'ardeur voilée de sa pensée, qui se méprenait sur la vie, au point de lui demander ce qu'elle donne très-rarement : un bonheur *exceptionnel*.

Non, Emilienne n'a pas accepté de ses parents un avenir ordinaire, un point de départ pareil à tant d'autres ; elle cherchait l'idéal ; or l'idéal, c'est l'impossible.

Avec une imagination beaucoup trop vive pour ne donner aux rêves de nos romanciers que leur juste valeur, Emilienne avait eu le tort de se nourrir de romans ; et sa mère, la faiblesse de ne pas s'y opposer.

L'esprit pratique de madame Darfeuil jetait, il est vrai, un seau d'eau froide sur chaque péripétie, si émouvante qu'elle fût ; elle éclatait de rire aux plus beaux endroits, et prenait soin d'indiquer à sa fille les redites, les fadeurs, les invraisemblances et les platitudes, il y en avait beaucoup. Mais Emilienne ne riait pas ; et sa mère ignorait que, le soir venu, la jeune enthousiaste emportait dans sa chambre le livre bien-aimé, et d'un œil avide, d'un cœur ému, lisait et relisait ces pages qui peignaient un héros toujours beau, toujours aimant. Sur ces lignes dont sa mère avait plaisanté, elle laissait tomber, en larmes brûlantes, ce trop plein du cœur qui, à vingt ans, débordait.

Emilienne était restée modeste, réservée, laborieuse ; rien au dehors n'avait subi d'altération, rien non plus dans l'intime de l'âme ; mais à force de repaître son esprit de chimères, elle en était venue, sans s'en apercevoir, et sans que sa mère s'en doutât, à avoir besoin, elle aussi, d'une chimère, et à jeter un regard attristé sur tout avenir qui ne lui offrait qu'un bonheur terre à terre, dépendant surtout d'un *devoir accompli*. Non, se disait-elle, je ne ferai pas ce que tant d'autres font ;

il faut que je me sente attirée par un aimant puissant qui retienne mon cœur. Que deviendrais-je, moi, avec mon organisation, dans un de ces intérieurs où le mari et la femme supportent patiemment et réciproquement leurs défauts ? où une fortune suffisante permet de faire face à tout, excepté à la fantaisie ? où la multiplicité des devoirs fait du foyer une prison, bénie sans doute, mais enfin une prison, où l'on souffre parce que tout est étroit, mesuré, et que chaque heure est assignée à telle ou telle obligation ? Beaucoup de jeunes filles acceptent ce genre d'existence : elles ne sentent pas ce que je sens ; elles végètent, et moi, je vis.

Elle vivait, la jolie imprudente ; sa douce figure s'illuminait souvent d'un éclair, et les observateurs comprenaient que, entre sa mère et elle, il y avait une dissemblance trop profonde pour ne pas rendre le calme et le positivisme de madame Darfeuil inutiles à son enfant. D'une part, point d'imagination du tout ; de l'autre, une imagination riche et ardente qu'il aurait fallu régler plutôt que de chercher à l'éteindre. D'ailleurs, à quoi bon éteindre ? Si dans le bagage d'un jeune voyageur, on trouve une arme, faut-il l'en priver ? Non, cette arme peut le blesser, mais peut aussi le défendre ; ce qu'il importe, c'est de le mettre en état de s'en servir.

Persopne n'avait pris en mains l'imagination d'Emilienne. On avait cru, de bonne foi, qu'il suffisait de plaisanter des œuvres légères, ou pleines d'un enthousiasme faux, et d'ajouter en riant : — Bah ! tout cela, c'est bon dans les romans ! — Quoi ! c'est bon dans les romans ? pensait Emilienne, mais c'est meilleur encore dans la vie ! Rien de plus beau que d'être aimée pour soi-même, sans aucune considération de position sociale ou de fortune ; rien de plus doux que d'être le point où convergent toutes les facultés d'une âme haute et dévouée, pour qui l'univers ne serait rien sans vous ! que signifient ces pâles unions où certaines convenances préparent, dit-on, deux cœurs, d'ailleurs honnêtes, à vivre paisiblement sous le même toit ? Quelle monotonie ! Chacun rame comme il peut, et la barque glisse sans charme. Mieux vaut cent fois attendre jusqu'à ce que vienne à passer ce nautonnier charmant que le ciel me destine, car toute âme, assurément, doit rencontrer l'âme dont elle est sœur, et avec qui *seule* la barque bercée sur les flots tranquilles avance au bruit des chants, et sans craindre l'orage. *J'attendrai !*

Elle attendit la jolie batelière, en dépit des conseils de tout son entourage.

Qui donc passa ? Le nautonnier ? Non. Ce fut le temps qui passa, sa faux sur l'épaulé ; chacun de ses grands pas jetait un an de plus sur cette aimable tête, et en diminuait le charme. Un jour, il y tomba, on ne sait d'où, un cheveu blanc, un autre, un autre encore ; bref le nautonnier ne vint pas ; la mère s'en alla où nous allons tous ; la

rameuse demeura seule, et la barque glissa sans secousses, mais sans joies.

Le travail du temps avait été beaucoup moins sensible aux yeux d'Emilienne qu'aux yeux des étrangers; elle se sentait encore jeune quand elle ne l'était plus pour personne. Les illusions de la coquetterie n'étaient pas les siennes; oh! non, elle avait trop de largeur dans l'esprit. Ce qui lui donnait le change, c'était le cœur; c'était cette naïveté attardée des âmes innocentes et bonnes qui jugent les autres d'après elles-mêmes, et se figurent qu'on ferait bon marché de ce qui passe, pourvu qu'on trouvât affection dévouée, sous ses formes multiples.

Cependant, elle en vint à dire comme sa mère, quand le voyage fut à moitié fait. — « Bah! tout cela, c'est bon dans les romans! — » Mais au lieu d'en rire, elle en conçut de la tristesse, et il lui fallut du courage pour conserver en vieillissant cette grâce de l'esprit, cet abord facile, cette extrême indulgence, rare apanage de ceux qui souffrent de la solitude. De pénibles pensées se mêlaient quelquefois aux souvenirs de mademoiselle Darfeuil, et comme elle s'était interdit de fatiguer les autres du récit de ses ennuis, elle n'en parlait qu'à la flamme, tout en tisonnant.... Écoutez :

« Flamme brillante, tu ressembles à ce que j'étais à vingt ans. Je croyais à ma puissance, je me disais que la jeunesse est une royauté, qu'un cœur chaud et généreux ne doit se donner qu'à celui qui sacrifierait tout au monde pour ce seul bien. Des rêveurs m'avaient dit cela; les réalités de la vie m'ont prouvé que j'ai visé trop haut, que j'ai dépassé le but, et que le mariage est point une conception de poète, mais tout simplement une association, sainte dans la pensée de Dieu, bonne humainement parlant, si elle est faite de bonne foi, toujours incomplète parce que les deux parties apportent inévitablement leur contingent d'imperfections.

« Comment ai-je pu, étant jeune, me comparer aux créations de mes auteurs favoris? Pourquoi a-t-elle cru que dans la foule il dût y avoir nécessairement une nature qui me fût pareille, et que des circonstances improbables dussent la rapprocher de moi? Folie! œuvre des romans!

« Flamme, pendant que je te regarde, tu as perdu ton éclat; tu ressembles à mon âge mur. Là encore il y a eu de beaux jours, là encore des illusions; je sentais tant de chaleur dans ce cœur toujours jeune, jeune encore aujourd'hui hélas! A cette époque, je ne poursuivais pas moins l'idéal, la forme seulement n'en était plus la même: j'aurais épousé volontiers un homme d'un âge avancé, s'il m'eût apporté un esprit supérieur, un talent hors ligne. Encore un reflet des chimères, œuvre continuée des romans! Cette homme exceptionnel,

je ne l'ai point vu, et pour ne pas m'être contentée de ce qui était possible, de ce qui m'était offert, j'ai attendu ce temps où plus rien ne vient à nous, si ce n'est l'amitié en cheveux blancs comme les nôtres; ce temps où nous ne sommes pour tous qu'une *vieille fille*, c'est bientôt dit.

« Inutile alors de s'armer pour la conquête. Les poudres, cosmétiques et autres engins sont frappés d'impuissance. Pour deux ou trois bonnes personnes qui s'y laisseraient prendre, viendraient dix de ces esprits caustiques, toujours prêts à exhiber l'acte de baptême de la paroisse! Non, une femme doit savoir être vieille, quand le temps est venu. Au fait, toutes les saisons sont bonnes, et ont leur raison d'être. Pourquoi passer l'été à pleurer le printemps, et l'automne à pleurer l'été? Je veux aimer même l'hiver. Ne laissons pas s'alourdir notre esprit, ne laissons pas surtout se refroidir notre cœur; il y a encore de beaux jours en hiver, ce que l'on appelle de beaux froids.

« Flamme, où es-tu? qui t'a fait disparaître!... Image de ce que je suis aujourd'hui: plus rien au dehors, mais au dedans une chaleur sans éclat qui suffirait à réchauffer encore, à prévenir ou calmer la souffrance... »

Mademoiselle Darfeuil, se plaignant dans ces dernières pensées, regardait avec intérêt ces braises et ces cendres s'effondrant insensiblement, et lui envoyant une si douce part de bien être. La vieille fille, en ce moment, se trouvait réellement heureuse, elle eût pu l'être au moins cinq minutes, si elle n'eût eu la malencontreuse idée de reprendre ses pincettes...

A l'instant, revinrent confusément les images dont elle ne voulait plus; mademoiselle Darfeuil se dit tristement que la solitude est le fléau qui menace les vieillards, que les lassitudes du corps engendrent une involontaire paresse, et rendent par suite les relations extérieures rares et difficiles. Elle se verra donc bientôt à peu près séparée de ses contemporains, dont les rangs se sont déjà bien éclaircis! Sa seule distraction dans les longues soirées de décembre sera de tisonner, comme elle fait en ce moment, sans que jamais hélas! ses pincettes deviennent cause ou prétexte du plus petit combat!

Toute la philosophie de mademoiselle Darfeuil tombait devant ces malheureuses pincettes! Elle pencha donc sa tête sur sa poitrine, et se dit une centième fois: « Ah! si j'avais accepté à vingt ans ce garde-général que me présentait ma mère; à vingt-cinq, ce lieutenant de vaisseau; à trente-deux, ce sous-chef au ministère de la marine, qui était veuf et si honorable! je ne serais pas là toute seule, sans famille, sans entourage intime; quelle triste fin d'existence!... »

M^{me} DE STOLZ.

(La suite au prochain numéro.)

LA FILEUSE

Quenouille que je tiens à peine,
Compagne fidèle toujours,
File encore, la vieille Hélène,
Tremblante et pliant sous la peine,
N'a que toi dans ses derniers jours.

J'étais jadis belle et rieuse,
M'éveillant avec le soleil,
Toujours l'aurore radieuse,
Entendait ma chanson joyeuse
Monter au ciel frais et vermeil.

Mais sous l'herbe du cimetière
J'ai vu coucher ceux que j'aimais;
Avec toi seule sur la terre,
Quenouille, j'ai fait le suaire
Des amis partis pour jamais.

Oui, tout s'est enfui comme un songe,
Jeunesse, joie, amour, soleil!
O quenouille, était-ce un mensonge,
En te filant toujours j'y songe,
Aux cieux a-t-on rien de pareil?



REVUE MUSICALE



L'ADIEU DE SCHUBERT. — COMPOSITIONS NOUVELLES

Un de mes vieux amis, musicien par excellence, et qui, je crois bien, a fait le tour du monde, me racontait un soir l'anecdote suivante :

* Un matin du mois de mai... j'allai voir Schubert; il était au piano. Ne me voyant pas ou paraissant ne pas me voir, il continua son travail malgré ma présence, ce qui m'invita à la retraite. J'avais dépassé le seuil de sa chambre, quand il se leva spontanément, me mit la main sur l'épaule et me dit :

— Mon cher, je ne vaudrais rien aujourd'hui, vous pourriez me pressurer comme un citron sans parvenir à me faire sortir une note de la cervelle.

— Eh bien! lui répondis-je, ne vous mettez pas pour cela l'esprit à la torture, causons; quand votre heure sera venue, vous travaillerez.

— Votre journée est-elle prise? me demanda-t-il.

— Non, je vais flâner du côté du bois.

— Du côté du bois! alors emmenez-moi.

— Volontiers, allons vers Nogent, il y a là des fourrés d'arbres, des accidents de terrains, des fleurs sauvages, des recoins charmants.

— Partons, s'écria-t-il joyeusement, et nous voici en route vers la Bastille. »

A cette époque, les villages des environs de Paris n'étaient pas ce qu'ils sont devenus; il n'y avait alors ni omnibus, ni chemin de fer, ni grands hôtels, ni forts délaçés. Nous primes à la Bastille un humble coucou, dans lequel nous nous glissâmes entre sept ou huit voyageurs qui se rendaient à Vincennes. Arrivés à cet endroit, nous restâmes absolument seuls dans le véhicule.

« Voulez-vous aller à Nogent par le bois, à travers les chênes et les ronces, demandai-je à mon compagnon.

— Certainement, répondit-il; le cocher fut payé et nous marchâmes devant nous, à l'aventure. »

Il y avait, en ce temps-là, sur la droite du bois et fort près de l'entrée du village du Nogent, un site véritablement grandiose. On appelait cet endroit les *fonds de beauté*. Dans de profondes excavations, les arbres avaient poussé, les plantes grimpaient enlaçant les pieds des rares promeneurs qui osaient s'y hasarder, on n'y pouvait descendre qu'en s'accrochant aux plantes ou aux fragments de rochers qui y étaient entassés. Une grande mare où les oiseaux allaient boire et où les grenouilles avaient établi leur quartier général, occupait le côté gauche de ce vallon pittoresque.

Nous ne parlions guère. Schubert semblait rêveur; à coup sûr, quelque mélodie champêtre flottait dans son imagination. Je profitai de sa distraction pour descendre seul jusqu'aux *fonds de beauté*, en me retenant aux pousses de genêt sans lesquelles j'eusse certainement roulé de haut en bas. — Je m'assis fort essoufflé, tout au bord de la mare, et je m'y endormis, la tête sur une roche ouatée de mousse. Le bruit de plusieurs voix me réveilla; je trouvai, tout auprès de moi, Schubert qui causait avec une jeune fille d'environ dix-huit ans, et deux enfants, tous trois presque en hâillons. Mon premier mouvement fut de prendre ma bourse pour donner quelque chose à ces pauvres gens. — La jeune fille, assez jolie, mais très-maigre et excessivement pâle, refusa mon aumône d'un geste digne, et s'appuya contre un tronc d'arbre.

« Charles, dit-elle à l'aîné des enfants, je te défends de mettre tes jambes à l'eau, tu sais que cela te fait tousser.

— Mais puisqu'elles reculent à mesure qu'on avance, répondit-il, il faut bien aller les chercher plus loin. »

De son côté, une petite fille de cinq ans faisait des gestes désordonnés pour avoir quelque chose que nous ne voyions ni ne devinions pas. Schubert regardait cette pauvre famille avec un attendrissement qui se lisait dans ses regards.

— Que veulent ces enfants, demandai-je à leur sœur, pouvons-nous les aider dans leur recherche?

— Je vous remercie, monsieur, répondit-elle avec un grand charme dans la voix. Le médecin m'a ordonné de manger des grenouilles et des limaçons; c'est à présent ma seule nourriture, et les

chers petits font tout ce qu'ils peuvent pour en trouver.

— Vous êtes donc malade, mon enfant, demanda Shubert?

— Oh oui, monsieur, bien malade, mais il paraît que je ne mourrai pas encore cette fois-ci, mon père m'affirmait ce matin que dans quelques mois, je serais guérie; c'est un grand docteur pour lequel il travaille qui le lui a dit hier.

— Et que fait votre père?

— Il est maçon de son état, et moi j'étais blanchisseuse, mais j'ai été obligée de m'arrêter dans mon travail, parce que je souffrais trop entre les deux épaules. Mais nous ne sommes pas pour cela dans la misère comme on pourrait le croire à nos habits. Seulement, ne pouvant pas coudre, je ne tiens pas en ordre les vêtements des petits, et je leur mets ce qu'ils ont de plus mauvais pour pêcher les grenouilles. Quand je serai rétablie, tout cela changera, on les verra tout propres comme l'année dernière.

« Je retirai mes bas et entrai résolument dans la mare où je m'emparai d'une certaine quantité de grenouilles. Pendant ce temps, Schubert causait avec la malade et j'entendais, au timbre de sa voix, qu'il était profondément ému.

— Ainsi, lui disait-il, vous n'avez pas besoin d'être aidée par des amis qui seraient heureux de vous rendre service et pour lesquels votre père travaillerait plus tard, s'ils venaient un jour ou l'autre se fixer à Nogent.

— Merci, merci, monsieur. Nous avons le nécessaire et nous nous suffisons de notre gain. » Puis, la provision de grenouilles, enfermée dans un petit sac de toile, la jeune fille nous remercia et partit avec les enfants, en faisant un long détour pour atteindre le village, sans escalader l'escarpement.

Shubert ne prononça pas une parole, et je m'abstins de réflexions. Nous restâmes ainsi un quart d'heure dans un profond silence.

— J'ai faim, s'écria-t-il tout à coup.

— Retournons à Vincennes, lui dis-je, il s'y trouve bon nombre de traiteurs; on y peut dîner convenablement. Et nous nous mîmes à gravir le terrain.

Une fois arrivés à notre but, nous entrâmes dans un hôtel d'assez bonne apparence.

— Avez-vous un cabinet, dis-je au maître de l'établissement? Shubert me coupa presque la parole.

— Avez-vous un piano? demanda-t-il.

— Oh non, monsieur, dans tout Vincennes, vous n'en trouverez pas un chez les gens de notre métier.

— En ce cas, mon cher monsieur, je suis désolé de vous avoir dérangé, et il sortit.

Je faisais quelques excuses à l'hôtelier de cette fuite inattendue, lorsque Shubert rentra.

— Pardonnez moi, cher ami, me dit-il, et dînez

ici je vous en prie ; il est six heures, notre pérégrination a du vous donner bon appétit.

— Mais vous ? lui dis-je.

— Moi je rentre.

Il se frappa le front de la main droite et ajouta :

— J'ai une idée.

Puis il me serra la main et partit seul après m'avoir fait promettre de venir le lendemain déjeuner chez lui.

A l'heure dite, je frappai à sa porte.

— Ah venez, venez, s'écria-t-il avec effusion, et m'ayant amené vers le piano, écoutez, dit-il, et dites moi bien votre pensée.

Jamais, dans aucune circonstance de ma vie, je n'ai éprouvé une émotion plus profondément triste qu'en écoutant l'admirable mélodie que Schubert exécuta en ce moment ; je revoyais cette pauvre poitrine accrochant sa jeunesse à un dernier brin d'espérance. J'entendais les petits enfants, riant et criant en cherchant les grenouilles ; je songeais au malheureux père, veillant la nuit au chevet de sa fille mourante, le ciel se couvrait de nuages, le vent se lamentait dans les arbres. Hélas ! hélas ! dans cette touchante musique, tout s'animait, tout vivait, tout souffrait tout pleurait.

J'avais les yeux baignés de larmes, Schubert me vit et se jeta dans mes bras.

Le morceau fut intitulé : *l'Adieu*. Tout le monde connaît cette suave et triste mélodie.

Voici une primeur à l'appréciation de laquelle nous convions nos abonnées musiciennes. C'est la première publication d'un homme de grand talent, M. Aug. Andelauer, qui débute en maître, dans la carrière de compositeur.

Jusqu'à présent, vivant de travail, de recueillement et de méditation, ce jeune artiste s'était confiné dans la vie agreste, ne voulant être distrait de l'étude par aucune des mille séductions de la vie parisienne. Aujourd'hui, qu'il a patiemment semé, le laborieux travailleur se prépare à recueillir. Nous lui prédisons une fructueuse moisson de succès, s'il continue à marcher dans la voie où nous le rencontrons.

M. Andelauer est un pianiste des plus distingués, qui ne s'est encore fait entendre que dans le monde des artistes, et par un nombre limité de privilégiés.

Il se dispose à produire prochainement son talent devant le public. Sans l'avoir entendu, nous savons qu'il est d'une très-grande force, et qu'il se prépare à porter haut et ferme l'étendard des Thalbert, des Litz et des Planté.

Puisque nous ne pouvons aujourd'hui formuler notre jugement sur le pianiste, occupons nous seulement du compositeur, et jetons les yeux sur ces premières pages qu'il vient de livrer à l'appréciation du public.

A en juger par sa musique, M. Andelauer appartient à l'école de Chopin, dont il exécute, paraît-il, les œuvres les plus difficiles d'une façon admirable. Nous ne pouvons que l'en féliciter, car selon nous, Chopin, a été le vrai grand poète du piano ; lui seul a su lui faire rendre, d'une manière saisissante, les sentiments, les passions, les joies et les douleurs de l'âme humaine.

Nous pensons que M. Andelauer a beaucoup lu et médité ce maître, et sans connaître sa nationalité on sent dans sa musique certaines affinités, quelque chose de mystique, de rêveur, qui fait songer aux poètes du Nord.

Sa valse de salon, intitulée *Mélancolie*, est de moyenne difficulté. L'harmonie en est originale, extrêmement soignée, et la mélodie, pleine de tristesse et de charme. La phrase est légère ; la pensée élevée, se développe sans effort. Le chant du début qui revient plusieurs fois à la main gauche a autant de poésie que de gravité. En somme, c'est une pièce de beau style qui dénote chez son auteur du savoir et des facultés naturelles. Si nous voulions ajouter un mot de critique, nous dirions que M. Andelauer n'ose pas assez. On devine une sorte de timidité, de manque de confiance en soi-même ; qu'il ne craigne rien et qu'il ose, nous lui garantissons le succès.

La valse des *Vendangeurs* est une miniature destinée aux commençants, mais qui par son excellente facture est digne de sa sœur *Mélancolie*. Aussi, à cause de cela, elle ne sera point dédaignée des virtuoses de la musique de danse. Tout en écrivant une chose très-facile, l'auteur a trouvé le moyen d'en faire un morceau qui produit beaucoup d'effet et renferme de sérieuses qualités. Nous le recommandons aux jeunes élèves pour les soirées de l'hiver prochain.

MARIE LASSAVEUR.

ECONOMIE DOMESTIQUE

RIZ AUX TOMATES.

Pressez quatre tomates, enlevez les graines avec une cuillère, faites-les revenir dans du bon beurre ; quand elles sont roussies, retirez-les du

feu. Faites crever du riz dans l'eau, avec poivre, sel et bouquet, faites bien bouillir. Quand le riz est cuit, ôtez-en l'eau, et laissez la casserole à découvert sur le coin du fourneau, jusqu'à ce qu'il soit sec. On mêle le riz aux tomates.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

MON Dieu! qu'il est donc désagréable d'habiter, en cette saison, cet affreux Paris!... s'écriait hier, Marie, avec une conviction des plus impertinentes pour notre grande ville.

« Bien des gens en profitent cependant pour venir l'admirer, riposta vivement Lucie, que cette boutade avait blessée au vif, dans son patriotisme de Parisienne; à commencer par les habitants des pays les plus lointains, comme le sultan de Zanzibar, par exemple!... »

Je me hâtai d'intervenir.

« Lucie a raison, chère Marie: Paris tout en étant un peu chaud en ce moment, n'en possède pas moins une foule d'agréments que l'été ne peut lui faire perdre, de choses curieuses qui lui attirent la visite des étrangers de tous pays, et loin de le trouver aussi affreux que tu veux bien le dire, il me semble charmant, au contraire, de le voir verdoyant et fleuri, malgré le soleil et la poussière, comme la propriété particulière la mieux entretenue. Qu'y a-t-il de comparable aux pelouses des squares, véritables oasis incessamment arrosées par d'ingénieuses machines qui y répandent une pluie rafraîchissante? Partout ailleurs, ces pelouses brûlées par une chaleur torride, ressembleraient à des paillassons; ici, elles reposent agréablement la vue, et rien qu'à les regarder si vertes, si fraîches, inondées de cette eau jaillissante qui les enveloppe comme d'un transparent voile de brume, il semble que l'on souffre moins de la canicule.

— Et les superbes ombrages de ses promenades publiques? reprit Lucie avec feu; et ces corbeilles d'arbres et de fleurs où pas un brin de mauvaise herbe ne pousse jamais, et dont l'aspect riant, varié est une fête perpétuelle pour les yeux; crois-tu, ma sœur, qu'on pourrait les obtenir, ainsi garnies à souhait, de plantes rares, dans un jardin à soi, à moins d'avoir une grande fortune et une nuée de jardiniers comme Adrienne?

— A propos d'Adrienne, allons-nous passer quelques jours chez-elle, toutes ensemble, le mois prochain, ainsi qu'elle nous y invite, mesdemoiselles? demanda Thérèse.

— Si mon mari le permet et si la santé de mes bébés ne s'y oppose pas, ce sera pour moi un vrai plaisir, répondit Berthe qui, en dépit de la chaleur,

avait quitté afin d'être des nôtres, son ombreuse retraite de Maisons-Laffitte.

— Un plaisir?... Et pour nous donc!... s'écrièrent à la fois Marie, Lucie et Thérèse. Cette chère Adrienne est si bonne, si aimable, si hospitalière, nous l'aimons tant!... Mais tu ne dis rien, toi Jeanne?... Ne viendrais-tu pas avec nous?

— Soyez tranquilles, mes amies, je ne manquerai pas non plus au rendez-vous, je tiens trop à juger par moi-même des résultats de ce fameux floral, qu'Adrienne a dû expérimenter sur une échelle tout à fait grandiose!

— Ainsi, c'est pour le floral, dit Marie avec malice, que tu seras des nôtres, et non pour...

— Pour Adrienne? interrompis-je. Croyez-vous donc, mademoiselle la querelleuse que j'aime cette excellente amie moins que vous?

— Comment, querelleuse?... Ah! pour le coup, c'est bien toi qui es la querelleuse, Jeanne.

— Décidément, le soleil d'août a une fâcheuse influence sur ton caractère, petite sœur.

— C'est que j'enrage d'être à Paris, alors que tous les Parisiens l'ont quitté.

— Tous, n'est pas précisément le mot; et la preuve, c'est que, sauf Adrienne, nous y voilà réunies au grand complet. Et puis, le motif qui vous y a fait rester, Lucie et toi, ma chère, est assez louable pour que vous n'ayez pas honte d'y être...

— Je ne pensais point à cela, fit Marie devenant toute rouge et protestant avec vivacité. Non vraiment, je n'y pensais pas! et vous ne supposez point, j'imagine, mesdemoiselles, que je suis assez mauvaise pour regretter le petit sacrifice que ma sœur et moi avons fait de si grand cœur aux inondés. Mais j'ai parlé comme cela m'arrive quelquefois, avant de réfléchir, et j'ai tellement l'habitude de ne jamais me trouver à Paris en juillet et en août, que je ne puis m'accoutumer à l'idée que j'y suis. D'ailleurs, s'il faut vous faire amende honorable complète, je partage tout à fait votre avis et je trouve que notre Paris est charmant hiver comme été, printemps comme automne. En ce moment même, le principal défaut qu'il ait pour moi, c'est d'être dépeuplé de ses habitants ordinaires.

— Dépeuplé!... Elle persiste!... Mais regarde





Septembre, 1875.

N° 4012

Modes de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Ettoffes et Costumes des Magasins du Petit St Thomas, Rue du Bac, 24 et 25.

Parfums de la Maison Guerlain, Rue de la Paix, 15.

Machines à Coudre de Wheeler et Wilson, Boulevard Sebastopol, 70.

Ayuntamiento de Madrid

donc ma sœur, la foule qui se presse dans les rues, sur les places, aux abords des théâtres, des promenades, des monuments, des musées?...

— Oui, mais ce ne sont pas des Parisiens!...

— Je voudrais bien savoir, chère amie, quelle différence tu vois aujourd'hui entre les... *naturels* de Paris et ceux de n'importe quelle autre partie de la France? Pour moi, je ne sais plus les distinguer les uns des autres, à part, bien entendu, quelques rares exceptions qui en sont même pour leur pays natal, et je suis heureuse de penser que, grâce aux communications si faciles amenées par les chemins de fer, grâce aux publications, journaux quotidiens, hebdomadaires ou mensuels, si multipliés, si féconds en détails de toutes sortes, les habitantes de la moindre petite bourgade de France, pourvues d'un peu de goût et d'adresse, peuvent désormais en savoir aussi long que nous sur les mille raffinements, petits secrets de toilette, de bien-être intérieur, de confort et d'élégance, qui passaient jadis pour être le monopole des Parisiennes...

— Mesdemoiselles, mesdemoiselles, interrompit en cet instant Thérèse, voyez donc ce que tiennent les deux jeunes dames qui sont là à côté de nous?...

Nous étions au parc Monceaux, assises sur le bord de cette délicieuse colonnade en ruines, enfouie dans la verdure et se mirant dans l'eau, qui est bien, selon moi, le plus poétique endroit de ce ravissant jardin.

Les deux jeunes femmes que Thérèse venait de nous désigner, assises elles aussi, sur un banc voisin du nôtre, feuilletaient avec intérêt certain petit volume broché que nous reconnûmes tout de suite, car c'était notre nouveau Manuel de travaux d'aiguille!

— Je ne devrais pas te répéter ce qui va suivre, chère Florence; mais accuse moi de... tout ce que tu voudras! je ne puis résister au plaisir de te rapporter ce que nous entendîmes de l'entretien de ces deux dames.

— Non, disait la première, je ne connais pas d'ouvrage plus clair, plus précis, plus méthodique, plus complet, mieux rempli de tout ce qui peut intéresser une travailleuse et lui être utile, que ce Manuel. — Aussi, vais-je le recommander à toutes mes amies; car vous savez, chère Claire, que j'ai la passion des travaux d'aiguille et que je me pique de connaître à fond tous ceux qu'une femme peut exécuter. — Eh bien, vous ne vous figurez pas la quantité de renseignements nouveaux que j'ai puisés dans ce petit recueil, que le hasard seul a fait tomber entre mes mains, puisque je ne suis ni Parisienne, ni abonnée du *Journal des Demoiselles* qui l'édite. Grâce aux explications minutieuses et précises, aux figures progressives qu'il contient, je mets en fait qu'on peut entreprendre n'importe quel ouvrage inconnu dont il donne le détail, et le mener à bonne fin...

— S'il en est ainsi, je l'achèterai, répliqua l'autre dame. Il me sera un précieux auxiliaire dans notre petite ville, pendant les longues soirées d'hiver.

— Venez-vous, ma bonne?

Elles se levèrent et quittèrent le banc qu'elles occupaient, nous laissant, bien ravies de ce qu'elles venaient de dire; car il n'y avait point à suspecter la sincérité de leurs discours, puisqu'elles ne nous connaissaient pas le moins du monde, et avaient causé devant nous, absolument comme si elles avaient été seules!

— Et maintenant, ma Florence, me pardonneras-tu de t'avoir mise de moitié, cette fois encore, dans la satisfaction... orgueilleuse, que ces flatteuses paroles me firent éprouver?

— Oui, n'est-ce pas? car tu comprends que si l'on est heureuse de travailler pour ses amies, rien qu'avec l'espérance de leur être utile, on l'est cent fois plus, lorsque l'on peut se permettre de penser qu'on y a réussi.

Bien à toi,

JEANNE.

MODES

Les corsages ouverts et les manches un peu larges nécessitent des plissés en tarlatane, tulle, crêpe lisse, etc. Ceux en mousseline claire, garnis d'un petit tulle uni, sont très-commode il faut avec des toilettes ordinaires. Ces garnitures remplacent, pendant l'été, les cols plats et montants en toile; mais voici le moment où l'on va reprendre ces derniers et bien des modèles différents sollicitent notre choix.

Le mélange de dentelle avec toile, batiste et nansouk se fait toujours beaucoup.

Les pointes des cols sont garnies, ainsi que le travers des manches, de guipure, Valenciennes,

Malines et application; comme complément, la cravate avec dentelle semblable.

Le col rabattu tout autour est un des modèles préférés. Mais il ne faut pas que le repassage l'aplatisse; il doit être simplement arrondi.

Le col montant derrière convient pour les jours froids, et se porte surtout avec les cheveux relevés. Ceux de forme matelot sont toujours en vogue, soit en toile, soit en guipure; ils vont particulièrement bien aux enfants et aux jeunes filles.

Les formes paysan, duchesse, etc., sont encore très-jolies, et se font souvent avec ourlets à jour.

Pour la campagne et les voyages, les cols et

manches de couleur sont très-goûtés, qu'ils soient en percale ou toile à carreaux et à rayures. Il s'en fait aussi d'unis, entourés d'une rayure de couleur. Mouchoirs de poche assortis.

Le plus grand luxe continue à se montrer dans les cravates; les unes en crêpe de Chine brodées au passé; les autres en tulle, guipure, Valenciennes, etc.

Les petits fichus sont extrêmement variés de formes et d'ornements. Ceux en tulle blanc sont fort élégants; ils se mettent sur n'importe quelle toilette, même très-foncée ou noire. Il y en a en tulle blanc à pois, formant simplement deux ou trois plis, avec une dentelle quelconque au bord. Ils suivent l'ouverture de la robe, qui doit être garnie intérieurement d'un plissé. Les petits pans croisés sont retenus par un nœud de soie blanche.

Les fichus de blonde et de dentelle noire sont plus ou moins grands. Les uns sont pointillés ou tout brodés de jais, ou d'acier bleuté. Il y en a d'autres en crêpe de Chine et en surrah avec effilés. On en fait aussi de pareils aux costumes.

Les vêtements d'automne en drap et en cachemire se garnissent beaucoup de galons larges de 10 à 15 centimètres, qu'on emploie également pour les costumes de lainage. On voit des galons de soie, mêlés de fils d'or, d'argent et d'acier qui sont d'un charmant effet sur des costumes habillés, et s'harmonisent surtout avec le gris. Pour mettre dans les cheveux ou sur les chapeaux, il y a de très-jolies étoiles, bandeaux, diadèmes, etc., en métal assorti à ces galons.

On dit que les châles de cachemire reviendront à la mode cet hiver. Il est évident qu'avec les jupes très-diminuées de volume et la tendance à reprendre les robes à queues, l'ancienne vogue des cachemires reparaitra probablement. C'est à souhaiter.

Les burnous et écharpes burnous sont les vêtements du moment: ils se font en crêpe de Chine avec de beaux effilés.

On voit aussi, pour les premières fraîcheurs de l'automne, des pèlerines rotondes en cachemire, crêpe de Chine, sicilienne, garnies de bords de plumes, d'effilés marabouts et d'entre-deux de guipure posés à jour.

Les dispositions à raies et à carreaux se retrouvent dans les tissus d'automne.

Pour jeunes filles ou enfants, on m'a fait voir une très-jolie limousine rayée rose et gris. Il faut avoir soin, si l'on fait des volants avec cette étoffe, de ne laisser apparente qu'une couleur de la rayure, le rose, par exemple. Sur un jupon à trois volants, le tablier sera garni d'un effilé boule en laine des deux nuances.

Pour enfant, jupe unie à gros plis. — Paletot à longue taille. Le col, les poches et les manches avec guipure grise de la même nuance que la rayure. Gros boutons de métal gris. — Large

ceinture rose sur le paletot. — Chapeau de feutre gris. Ornaments et plumes de même.

Bas et gants gris. — Cravate rose.

Le modèle suivant est nouveau et d'un très-heureux effet. Je l'ai vu confectionné de deux manières: l'une toute en soie; l'autre en popeline et petit drap.

Ce costume, qui n'a pas de tablier, consiste en une jupe à queue gros bleu marine, formant un pouff par derrière. Un volant de même étoffe, haut de 50 centimètres et plissé, est posé seulement sur les lés de derrière. Deux lés d'étoffe à carreaux blancs et noirs sont posés de chaque côté sur les bleus, qui pourraient n'être qu'en percale, car ils sont entièrement recouverts, sauf le devant de la largeur de 25 centimètres. Ces lés à carreaux sont entièrement froncés dans leur longueur. Une tête double sort de six ou sept petites fronces, et sur le devant, des pattes d'étoffe à carreaux se réunissent avec des glands de passementerie, en laissant voir entre elles le dessous gros bleu. Le bas du devant de cette jupe est orné d'un froncé en biais à carreaux, de 25 centimètres, dont la tête et le bas se composent d'un petit plissé gros bleu. Une large bande d'étoffe à carreaux, bordée tout autour d'un biais bleu, part de chaque côté, et se réunit en nœud sous le pouff de derrière. — Corsage cuirasse gros bleu; manches à carreaux avec un biais froncé comme celui du bas, et plissés bleus. — Chapeau à fond mou, forme toque, en étoffe gros bleu. — aile grise de côté.

La soie noire, à laquelle on revient toujours, est fort employée pour toilettes actuelles. Je vais décrire un costume qui est assez original. — Il peut être copié en n'importe quelle nuance.

Le jupon est en soie noire. Il a cinq ou sept volants très-peu froncés, et d'égale hauteur. Ils sont découpés à l'emporte-pièce à dents extrêmement pointues, et très-accentuées. Ces dents sont doublées de soie gris perle également découpées, et dépassant le noir d'un centimètre. — Tablier très-long devant, garni d'un volant découpé noir, doublé de gris. Il est retenu derrière par de larges rubans des deux nuances.

Corsage cuirasse en soie noire liseré de gris. Manches pareilles avec volants des deux teintes.

Pèlerine rotonde à capuchon en soie noire doublée de gris, avec volants découpés comme le costume. Longs nœuds de ruban noir et gris par devant et au capuchon. — Chapeau de dentelle noire et dentelle blanche. Bouquet de roses roses.

Un costume semblable de deux teintes de même couleur serait aussi fort distingué.

La flanelle mousseline fait de jolies toilettes de transition entre celles de mousseline et celles froncées. C'est d'un agréable porté pour les derniers beaux jours; il y a des couleurs charmantes gris perle, blanc, bleu, rose.

Les corsages se font froncés et les jupes sont généralement garnies d'une ruche de flanelle

découpée, de laquelle sort une guipure de laine blanche.

Selon le temps, on met en dessous un corsage montant ou décolleté, car cette étoffe, quoique chaude est un peu transparente. — Ceinture ronde

en gros grain de même nuance que le costume et nœud semblable dans les cheveux. — Chapeau de paille noire avec long voile de gaze blanche. Bouquet de fleurs assorties à la flanelle.

VISITES DANS LES MAGASINS

Le fléau qui s'est abattu sur nos départements du midi vient de nous montrer, mesdemoiselles, combien la charité est grande dans notre chère patrie, et toutes, vous avez voulu, j'en suis certaine, apporter votre obole; votre bourse s'est ouverte pour soulager la misère, et quelle misère! Les détails en sont effrayants. Si nous sommes touchés de l'élan spontané qui a fait ouvrir toutes les mains en France, nous le sommes doublement lorsque nous voyons des noms étrangers figurer sur ces listes qui se couvrent de souscriptions. Une compagnie américaine dont je vous ai parlé, la compagnie Wheeler et Wilson, vient d'offrir pour les inondés, à madame la maréchale de Mac-Mahon, et par l'entremise de M. Séeling, soulagent pour la France, vingt de ses machines à coudre, en lui demandant de vouloir bien en assurer la répartition. Ces machines entièrement neuves, qui représentent une valeur de 5,000 fr., ont été acceptées avec reconnaissance par le comité central chargé du classement de ces dons; elles vont être expédiées dans les localités qui ont le plus souffert, et distribuées aux pauvres ouvrières dont elles seront le gagne-pain. M. Séeling, qui coopère à ce don a, en outre, mis le personnel de ses succursales de Toulouse, 70, rue de la Pomme, et de Bordeaux, 41, cours de l'Intendance, à la disposition des personnes auxquelles ces machines seront données, pour les leçons et les renseignements nécessaires. Quant à vous, mesdemoiselles, si vous voulez faire emplette d'une de ces machines sans rivales, adressez-vous directement à M. Séeling, 70, boulevard de Sébastopol, à Paris.

Je crois me rappeler vous avoir promis dans la visite du mois d'août, de vous expliquer ce que c'est que le pulvérisateur à odeurs, de M. Guerlain. Ce pulvérisateur se compose d'un élégant flacon de cristal à long goulot, dans lequel plonge un tube en cristal tenant au bouchon, et auquel est fixée une boule en caoutchouc communiquant avec le tube; en pressant cette boule, l'air, refoulé sur le liquide contenu dans le flacon le fait jaillir en une poussière odorante. On se sert du pulvérisateur pour rafraîchir l'air des appartements,

et pour soi-même, en recevant sur ses vêtements cette fine douche sans crainte de les tacher, car cette poussière est impalpable; on la dirige sur les mains, sur la figure et elle vous donne une impression de fraîcheur très-agréable. Le pulvérisateur grand modèle coûte 15 francs. Les odeurs employées dans cette saison sont: la verveine, le cédrat, le Portugal, l'eau de Cologne; tous les parfums frais. L'emploi des cosmétiques n'implique pas toujours une idée de coquetterie; souvent une raison d'hygiène vous fait recourir à certaines préparations adoucissantes qui rafraîchissent le teint maculé de rougeurs. Si je vous désigne, par exemple, la crème au suc de concombres, comme excellente pour la peau et contre les rougeurs subites du visage, je ne crois pas faire acte de coquetterie, car l'odeur du concombre est plutôt un désagrément qu'un attrait; le prix est de 3 fr. le pot. La crème de fraises, la grenadine sont encore de très-bonnes préparations dont on peut se servir en toute confiance, comme de tout ce qui sort de la maison Guerlain, 15, rue de la Paix; la première coûte 4 fr., la seconde 5 fr. le pot.

Pour les soins de vos mains, vous trouvez la poudre d'amandes blanche de Montpellier à la violette, 2 fr. 25 le paquet; et 1 fr. 25 la bise.

Nous nous sommes rendue, en prévision des premiers jours de l'automne, aux magasins du *Petit-Saint-Thomas*, 27-35, rue du Bac.

Les renseignements qui nous ont été donnés font bien augurer des nouveautés; les carreaux seront toujours en faveur, mais ils seront primés par les damassés de toute sorte: damassé de soie, damassé de laine. Les damassés sur laine, pour les beaux tissus, se détacheront en soie sur un fond un peu grossier, puis un filet noir cernera le dessin. Les premiers échantillons parus m'ont été montrés au *Petit-Saint-Thomas*; ne vous hâtez pas de choisir, attendez le complément de cette série d'étoffes, dont les échantillons, sur votre demande, vous seront envoyés *franco*. Des soieries, je vous en parlerai en temps opportun; aujourd'hui occupons nous des étoffes pour ameublement. D'abord, nous vous désignerons comme très-jolies

pour chambre de jeune fille, les cretonnes fond écu ou gris, avec dessin courant bleu ou rouge camaïeu; celles en luminées de dessins Louis XVI avec sujets Watteau; d'autres à feuillages se détachant sur un fond sombre. Les différents styles sont du reste reproduits sur les belles cretonnes, plus particulièrement destinées aux chambres à coucher et aux cabinets de travail. Pour la salle à manger; vous avez le reps ou les draps unis avec encadrement et appliques, et tous ces tissus rayés, brochés, appelés : Tombouctou, algérienne, kachemir, etc. La variété de ces rayures offre un très-grand choix. Les étoffes genre in-

dien, persan, sont en vogue pour les bibliothèques, les cabinets d'étude; leur style grave s'harmonise avec le travail. Quant au damas de soie des Indes ou de Lyon, ils font toujours les classiques tentures des salons, rideaux, portières. Cependant depuis quelques années déjà, la fantaisie s'est glissée dans l'ameublement du salon qui est moins sévère; on abandonne la soie pour la tapisserie, ou bien on les associe, mais il faut un goût très-sûr pour se lancer dans ce genre d'ameublement qui peut aisément tomber dans le mauvais goût.

C. L.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Toilettes des magasins du Petit-Saint-Thomas.

Première toilette. — Costume en taffetas noir et foulard surah écossais, noir et blanc. Jupe ornée dans le bas d'un petit volant plissé avec deux plissés au-dessus; un grand volant garnit la traîne. — Tablier en foulard écossais, garni d'un plissé noir; le tablier forme coquillé derrière. — Corsage en foulard surah, garni d'un plissé; revers droit avec plissé à l'intérieur; manche, nœuds en soie. — Chapeau en paille anglaise noire, orné dessus de rubans blancs en faille et dessous d'une guirlande de géraniums rouges et campanules blanches.

Deuxième toilette. — Costume en lousine de deux tons, — Jupe de ton clair, ornée dans le bas d'un grand volant à tête. — Tablier ton clair garni d'un volant plissé et relevé derrière en pouff avec un nœud en ruban. — Corsage-cuirasse garni d'un plissé, il est orné d'un nœud devant. — Chapeau en paille belge, orné d'un filet en soie blanche et de touffes de reines-marguerites.

Toilette de fillette. — Robe en poil de chèvre à fines rayures. — Jupe ornée de trois volants plissés. Tablier garni d'un volant et relevé derrière avec un nœud. — Corsage-cuirasse avec plissé au bord. — Manche ouverte garnie d'un plissé. — Chapeau en paille belge recouvert d'un bouillonné en organdi et orné d'une guirlande de petites roses.

TAPISSERIE COLORIÉE

DESSIN MOSAÏQUE. Quart d'un coussin.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

Suite des Alphabets.

NEUVIÈME CAHIER

Cravate lacet-olive. — Entre-deux application. — Blague au crochet. — Dentelle crochet, mignardise et lacet. — Mouchoir dentelle Renaissance. — Carré crochet plein. — Chapeau en paille noire. — Écusson avec J. L. — Coin de cravate. — Écusson avec M. M. — Chapeau demi-deuil. — Bande pour ameublement. — Toilette de baby. — Écusson avec F. M. — Toilette de baby. — E. R. avec guirlande. — Écusson avec B. — Pantoufle. — Écran de lumière. — Carré lacet écu et crochet. — Costume de petite fille. — Peignoir pour jeune fille. — Robe anglaise pour enfant. — Boîte à gants.

PLANCHE IX

PREMIER CÔTÉ.

Robe-blouse pour petite fille de quatre à cinq ans.
Capeline à revers.

DEUXIÈME CÔTÉ.

Écharpe nouée.
Col cravate.
Corsage, de dessous cuirasse.

Explication du Rébus d'Août : A bâtir, ne faut plate bourse.